



HAL
open science

**Sémantique et philosophie du langage dans le "Bulletin" et les
"Mémoires de la Société de Linguistique", in Actes des
journées scientifiques organisées à l'occasion de la parution
du Tome Cent du BSL**

Dan Savatovsky

► **To cite this version:**

Dan Savatovsky. Sémantique et philosophie du langage dans le "Bulletin" et les "Mémoires de la Société de Linguistique", in Actes des journées scientifiques organisées à l'occasion de la parution du Tome Cent du BSL. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2005, 100(1), pp.315-358. <hal-04071337>

HAL Id: hal-04071337

<https://hal.science/hal-04071337v1>

Submitted on 26 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Dan SAVATOVSKY

SÉMANTIQUE ET PHILOSOPHIE DU LANGAGE
DANS LE *BULLETIN* ET LES *MÉMOIRES*
DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS

Le programme de ces deux journées d'étude dessine un tableau de la linguistique et de son organisation, un tracé de ses frontières internes ou externes, il esquisse un découpage, une distribution et parfois un regroupement de ses différentes composantes qui ne vont pas de soi. Ainsi, devoir assigner la place de la sémantique dans le *Bulletin* et les *Mémoires* de la Société de Linguistique de Paris¹ *conjointement* à celle de la philosophie (dût-on la restreindre à la philosophie du langage) – c'est la tâche qui m'est confiée – suppose une représentation de notre discipline qu'il n'y aurait pas lieu de commenter plus avant si elle n'apparaissait conforme, dans ses grandes lignes, à celle qui se dégage de la lecture même du *BSL*. Tout comme l'association des deux domaines, cette conformité pose problème – un problème d'ordre épistémologique. Admettre que philosophie *et* sémantique ont partie liée – plutôt que philosophie *et* linguistique générale, d'un côté, ou que sémantique *et* syntaxe (ou bien sémantique *et* lexique), de l'autre – caractérise le statut accordé à ces deux savoirs et à leurs rapports dans une certaine tradition linguistique. Il s'agirait de deux domaines contigus, conjoints à ce titre, qui se situeraient aux marches de la discipline – la question de savoir où les localiser précisément, juste en deçà des frontières (la sémantique ?) ou juste au delà (la philosophie du langage ?), restant à décider. Quant à leur mode de coordination, le « et » qui les lie, il faudrait alors le comprendre comme un hendiadys, s'agissant du moins d'une grande première partie de notre période (jusqu'en 1960-70 environ) : la sémantique conçue *comme* un savoir de type philosophique.

Avancer sans plus de précisions qu'une telle image est conforme à celle qui apparaît à la lecture du *BSL* pourra paraître hasardeux. Le *BSL* ; lequel ? Celui de Bréal ? de Meillet ? de Vendryes ? de Benveniste ?² Oui, sans doute. Après, c'est beaucoup moins certain. Conforme, mais dans quelles rubriques ? Les articles ? Les communications ? Les index ?

¹ Dorénavant : *BSL*, *MSL* et *SLP*.

² Nous identifions par commodité les différents « moments » du *BSL* par le nom des secrétaires de la *SLP*.

Les procès-verbaux des séances ? Les recensions d'ouvrages ? Les listes d'adhérents ? La composition du bureau de la SLP, celle du comité éditorial du *BSL* ? Y a-t-il des constantes en cent trente-cinq ans d'existence ? Où situer les seuils, les ruptures ? Quelle périodisation adopter ? Quelles séries privilégier ? Quelles corrélations dégager ? Autant de questions classiques en histoire des sciences ou des institutions scientifiques (et le *BSL* en est une) mais qui, s'agissant d'un corpus aussi vaste, d'une série de volumes parus sur une aussi longue durée, exigent quelques précautions de méthode quant au recueil et à la présentation des données, aux sondages ou à la représentativité des échantillons.

Il n'est guère possible d'éclaircir ici tous ces préalables. Nous en évoquerons deux. Le premier concerne les rubriques : mieux que les articles ou les communications, c'est la rubrique des comptes rendus d'ouvrages³ qui permet de préciser les conditions dans lesquelles les éditeurs du *BSL* ont envisagé la philosophie du langage ou l'ont accueillie et, à partir d'un certain moment, ont sérieusement traité de sémantique et accueilli des sémanticiens. Passé un seuil, mais s'agissant de la sémantique seule, il faut ajouter à ces rubriques celle des articles et les procès-verbaux de séances. Ce seuil est assez malaisé à déterminer ; nous retiendrons le milieu des années 1950, avec une série de contributions signées de P. Guiraud et plusieurs exposés de B. Pottier.

Le second préalable touche à la principale difficulté devant laquelle on se trouve quand on cherche à retracer le périmètre consenti à des domaines d'étude par une revue ou une collection de linguistique. Dans un article sur l'histoire de la SLP, G. Bergounioux indiquait deux présentations possibles des travaux publiés dans le *BSL*, (...) selon qu'on donn(e) la préférence à des disciplines – la grammaire, la lexicologie, l'étymologie... – ou bien à des familles linguistiques » (Bergounioux, *BSL*, 1997, p. 13). Que la seconde présentation lui soit parue « plus consistante » correspond certainement à l'idée que les éditeurs du *BSL* ou des *MSL* eux-mêmes se faisaient (et cherchaient à donner) de la science du langage dans la période qu'il a décrite : celle des débuts de la SLP, jusqu'en 1914. Dans cette conception, en effet, c'est bien la (ou les) langue(s) particulière(s) étudiée(s) par le linguiste qui défini(ssen)t au premier chef son champ de spécialité et le défini(ssen)t lui-même, qui détermine(nt) presque exclusivement son ancrage institutionnel, sa place dans l'organisation du travail scientifique. Un signe parmi d'autres : pendant longtemps, les entrées de l'index ou de la table analytique des *MSL*⁴ portent exclusivement des noms de langues ou de familles de

³ Et plus accessoirement la liste des membres de la SLP.

⁴ L'index figure pour la première fois dans le volume 5 (1881-84) et les premières tables analytiques récapitulatives datent de 1890.

langues, jamais des noms de niveaux ou de domaines d'analyse ; quant aux comptes rendus, ils ne sont pas classés par champs d'étude mais par familles, encore aujourd'hui. Certes, apparaît en 1887, comme en préambule à l'index, une rubrique « Généralités », devenue après 1918 : « Linguistique générale ». Mais cette rubrique n'est guère organisée. Y figurent des collocations et des descripteurs, sans véritable souci de hiérarchie ; et si l'on y trouve bien une entrée « Sémantique »⁵ – jusqu'en 1918 du moins⁶ –, il n'y a pas d'entrée « Philosophie du langage ». Privilégier l'approche thématique serait alors revenu, en effet, « à projeter rétrospectivement des oppositions mal assurées » (Bergounioux, *ibid.*).

Mais une telle rétroprojection ne devient-elle pas légitime, voire exigible, dès lors qu'on envisage le long terme, la vie du *BSL* dans son ensemble ? N'est-elle pas même le seul moyen pour tenter de classer et de comparer de manière homogène les changements qu'a connus le *BSL*, les images renouvelées des sciences du langage qu'il a pu offrir jusqu'à aujourd'hui, qui sont bien sûr le résultat des changements intervenus dans les sciences du langage elles-mêmes – au premier rang desquels la constitution progressive de la sémantique en objet d'étude linguistique de plein exercice ?

1. La philosophie

L'hypothèse d'une assignation marginale⁷ de la philosophie du langage dans le *BSL* ne devrait pas faire difficulté, à première vue. Bien que le terme même de philosophie n'y figure pas, les thèmes que l'article II, le plus fameux et le plus commenté des statuts de la SLP, exclut de son domaine (*BSL*, 1866, p. iij) – nous voulons parler des recherches sur l'origine du langage et la langue universelle – sont bien des thèmes philosophiques, ou du moins l'étaient-ils devenus, aux yeux des fondateurs de la SLP⁸, après soixante années de développement du comparatisme. Thèmes privilégiés, entre autres, par la grammaire générale de l'Âge classique (aussi nommée « grammaire philosophique », dans une de ses moutures tardives) et désormais caducs. Thèmes dont avait dû se départir une science empirique telle

⁵ Il s'agit pour l'essentiel de renvois à des faits de sémantique lexicale traités dans une perspective historique. Mais on trouve aussi parfois le couple « Sémantique et Syntaxe » à l'intérieur d'autres entrées. Ainsi, le volume de 1887-89 en indexe vingt-et-une occurrences : quatre pour le grec, douze pour le latin, cinq pour les langues romanes. Cette distribution se retrouve les années suivantes.

⁶ À l'exception des années 1900-1903.

⁷ Assortie, depuis toujours, du même type de précaution : *c'est de la philosophie (ou de la logique), mais... : « l'ouvrage est un travail de philosophie (...). Mais on y trouve bien des aspects dont les linguistes peuvent tirer profit, car... »* (Compte rendu par X. Mignot de *Propositional Attitudes* de M. Richard, *BSL*, 1992, p. 49) ; « ce livre n'est pas un livre de linguistique, mais... » (Compte rendu par G. Rebuschi de *Logic and Information* de Devlin, *BSL*, 1993, p. 25) ; c'est « un ouvrage de philosophie (...), mais il intéressera le linguiste dans la mesure où... » (Compte rendu par A. Lemaréchal de *La Naissance de la grammaire dans l'antiquité classique* de F. Ildefonse, *BSL*, 1998, p. 13), etc.

⁸ Non sans désaccords internes. Voir *BSL*, 1866, p. xl.

que la grammaire comparée, « assez sûre d'elle-même et de sa méthode pour savoir se tracer des limites »⁹, sans vouloir se lancer dans la confection ou l'expertise de langues artificielles (côté *langue universelle*) ni chercher à s'étendre – question de bornes¹⁰ – vers la psychophysiologie et l'anthropologie (côté *origine du langage*)¹¹.

Le *BSL* ou les *MSL* de l'ère Bréal accueillent bien quelques travaux ou comptes rendus relatifs à la philosophie, notamment lorsque celle-ci s'aventure imprudemment sur le terrain de la linguistique. Bréal lui-même consacre ainsi trois pages aux « étymologies du philosophe Nietzsche » et à leur exploitation dans *La Généalogie de la morale*. Il en dénonce le caractère fantaisiste : Nietzsche « avait tout ce qu'il faut pour réussir dans la carrière de philosophe pamphlétaire qu'il a si brillamment parcourue. Mais ses souvenirs du latin, du grec, du sanscrit et du zend sont d'un écolier de première année et ne peuvent en imposer qu'à un public crédule ou convaincu d'avance ». (*MSL*, 1896, pp. 458-459). Autant que les grossières erreurs étymologiques de Nietzsche, qui forment un nouveau chapitre de linguistique fantastique, Bréal incrimine l'instrumentalisation du savoir linguistique par une certaine philosophie. « À toute époque, philosophes, moralistes, politiques ont voulu mettre le langage dans leur parti, de leur côté. Mais presque toujours, leur siège était fait à l'avance, ils n'ont emporté de ces consultations que l'écho de leur propre pensée. » (*ibid.*, p. 459). Quand, cinquante ans plus tard, M. Cohen rend compte de l'opuscule de Staline, « Le marxisme et les questions de linguistique » (*BSL*, 1951, pp. 16-17), c'est en des termes semblables qu'avec un certain soulagement il peut enfin se déclarer conforté d'avoir, dès le début, remisé l'arsenal conceptuel du marxisme (« langues de classes », correspondances entre « stades linguistiques », etc.) au magasin des curiosités philosophico-linguistiques.

De manière générale, cependant, les contributions de ce type restent rares, sporadiques et ne répondent pas d'une ligne éditoriale très prononcée. Cette absence de regard ou ce regard absent porté sur la philosophie – ne fût ce que pour s'en détourner – trouvent une part d'explication moins dans les interdits formulés par les premiers statuts de la SLP que dans la suppression de la mention d'interdits spécifiques, quand les statuts sont refondus dix ans plus tard (*BSL*, 1876, p. xlvij). Le paradoxe n'est qu'apparent. L'impossibilité pour un linguiste digne de ce nom d'adopter désormais dans le *BSL* le point de vue de la philosophie ou d'aborder dans le cadre de la SLP et de son bulletin des questions considérées comme

⁹ Henry, 1897, Avant-propos.

¹⁰ « Limites » et « bornes » sont à prendre ici au sens kantien. Pour le recours à Kant dans l'épistémologie de la linguistique à la fin du XIX^e siècle, voir Savatovsky, 2004.

¹¹ Le principal tort de ceux qui ont écrit sur l'origine du langage « a été d'aborder le problème par le côté linguistique, comme si l'origine du langage se confondait avec l'origine des langues » (Vendryes, 1921, p. 17).

philosophiques rend l'interdiction inutile à formuler. Nul besoin de prohiber des recherches que personne n'aurait plus songé à entreprendre. Principe déontique élémentaire : pour qu'il y ait un sens à édicter des obligations, encore faut-il que ceux à qui l'on s'adresse aient la tentation de s'y soustraire.

Cela ne signifie pas que, par la suite, au tournant du XX^e siècle, des linguistes de la SLP – Bréal, Meillet les premiers ou, plus tard, Vendryes – se soient abstenus d'intervenir dans le débat vif et nourri qui agite la communauté scientifique sur les conditions auxquelles doit souscrire l'inventeur d'une langue internationale auxiliaire pour la rendre viable. Mais, d'une part, il s'agit de langue internationale – système *a posteriori* – et non plus de langue universelle – système *a priori*¹². D'autre part, la création et la diffusion de l'esperanto vident le débat d'une partie de son sens : la langue internationale existe ; elle a trouvé une communauté de locuteurs pour l'adopter ; elle est entrée « dans sa vie sémiologique ; elle se transmettra par des lois qui n'ont rien de commun avec celles de la création réfléchie » (Saussure, 1968, II, p. 170). Et bien qu'il s'agisse d'une langue simplement auxiliaire, le linguiste peut s'attacher à décrire ses formes ou ses usages comme ceux de n'importe quelle autre langue¹³. Le problème a donc cessé d'être philosophique. Une restriction cependant : on trouve assez peu d'échos de ce débat dans le *BSL* ou les *MSL* ; les membres de la SLP réservent leurs interventions à d'autres publications, comme si l'interdit ancien continuait en partie de valoir à usage interne.

Il n'en va pas toujours de même pour la question de l'origine du langage qui resurgit, rarement mais régulièrement, dans les comptes rendus du bulletin, suivant « un mouvement de balancier » (Vendryes, *BSL*, 1947-48, p. 5). Mais, quand c'est le cas, elle est abordée avec prudence et jamais sans qu'il faille s'en justifier : « la question des origines hantait le cerveau des premiers linguistes, de Humboldt, de Bopp, même de Schleicher (...). Puis, on s'est astreint en linguistique à s'appliquer minutieusement et rigoureusement à l'établissement et au classement des faits et rien au delà (...). Et cependant si la science humaine se désintéressait de l'inconnaissable, elle se dépouillerait de ce qui en est l'attrait le plus vif (...). Il n'est donc pas mauvais qu'elle y revienne de temps en temps » (*ibid.*)¹⁴.

¹² D'après la classification de Couturat et Léau (1979 [1903]).

¹³ « Toute discussion théorique est vaine : l'esperanto fonctionne » (Meillet, 1918, p. 268). Et plus tard : « le temps n'est plus où les linguistes voulaient ignorer les faiseurs de langues artificielles » (*BSL*, 1932, p. 7)

¹⁴ C'est à propos de l'ouvrage de G. Révész, *Ursprung und Vorgeschichte der Sprache* (1946).

1.1. Philosophie linguistique et philosophie de la linguistique

C'est à partir du moment où Meillet devient secrétaire de la SLP, puis signe dans le *BSL* la très grande majorité des comptes rendus qu'une nouvelle ligne de partage entre linguistique et philosophie (du langage) se dessine plus clairement et se fixe dans la revue – une ligne longtemps maintenue, et bien après la mort de Meillet. Cette fixation coïncide avec la prise de conscience par une nouvelle génération de linguistes français de constituer un groupe uni autour des mêmes principes, des mêmes méthodes de travail, des mêmes stratégies de carrière, bref, de former une *école* principalement postée à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) et à la SLP : *l'École de Paris*, avec Meillet pour chef de file. Cette école est née au contact de Saussure, pendant ses conférences de grammaire comparée à l'EPHE, et, après 1916, elle ajoute le *Cours de linguistique générale* au *Mémoire* de 1879 sur la liste de ses textes de référence. C'est de cet ajout que procède, pour l'essentiel, la reconfiguration des rapports entre linguistique et philosophie, telle qu'elle apparaît au dépouillement du *BSL* de l'ère Meillet.

En rendant compte du premier tome de la *Philosophie des formes symboliques* de Cassirer (*BSL*, 1924, pp. 1-2), Meillet reprend une distinction que Vendryes avait introduite entre deux types de savoirs : la « philosophie linguistique » et la « philosophie de la linguistique ». Qu'il puisse être occasionnellement question d'ouvrages du premier type dans les comptes rendus du *BSL* ne signifie pas, pour Meillet, que les travaux dans ce domaine présentent un intérêt direct pour les linguistes. Il n'en va pas de même pour ceux du second qui ne se différencient guère, au fond, des travaux de linguistique générale. Après avoir rangé l'ouvrage de Cassirer parmi les premiers, Meillet signale néanmoins le double profit que les linguistes peuvent trouver à la lecture de cette sorte de philosophie : « élargir leur horizon et classer leurs théories » – nous y reviendrons.

Ainsi, en 1931, Meillet accueille assez favorablement le tome III de la *Philosophie des formes symboliques* : « l'objet du linguiste est d'étudier le principal des systèmes de signes qui sont la condition des sociétés humaines et de leur civilisation, à savoir le langage. Il doit donc être au clair sur le caractère et la valeur de ces signes ; nulle part il ne trouvera pour cela un secours meilleur que chez M. Cassirer » (*BSL*, 1931, p. 4). Ce satisfecit n'enlève pourtant rien aux réserves formulées sept ans plus tôt : Cassirer envisage « la langue comme une théorie des signes sans guère se demander si la forme de la langue n'est pas liée à des états de civilisation et par suite à des faits sociaux » (*BSL*, 1924, p. 1). L'effort spéculatif de Cassirer aboutit bien à une théorie du signe, c'est-à-dire à une théorie des différents types de signes, parmi lesquels ceux des langues humaines, et c'est là tout ce qui le différencie du projet de

sémiologie portée par la linguistique générale post-saussurienne¹⁵. Dans un cas, nous avons affaire à une taxinomie des systèmes symboliques qui les rend commensurables : il s'agira alors d'interroger la relation chaque fois différente qui unit les deux faces du type de signe propre à chacun de ces systèmes ; telle est la démarche de la philosophie (ou, par restriction, d'une sémantique conçue comme un savoir philosophique). Dans l'autre cas, la langue, ou plutôt la « forme de la langue » apparaît dans sa singularité : le biface saussurien n'est pas questionnable – théorie des valeurs différentielles oblige – et c'est parce qu'il ne l'est pas que la langue peut se définir comme un fait social, sans doute lié à d'autres faits sociaux, culturels et historiques, mais non déterminé par eux ; telle est la démarche de la linguistique.

Dans quelle mesure Meillet tire-t-il toutes les conséquences des postulats sémiologiques de Saussure ? Sa conception de la langue comme fait social n'est pas, on le sait, de stricte obéissance saussurienne et elle est traversée de fortes tensions¹⁶. L'un des intérêts présentés à cet égard par la longue série des comptes rendus qu'il donne au *BSL*, c'est d'éclairer les diverses significations qu'il accorde à la formule *la langue-est-un-fait-social* – un pavillon qui couvre à son gré bien trop de marchandises. Elle les éclaire en les schématisant et en les distribuant en autant de positions distinctes adoptables en linguistique vis-à-vis non seulement de la philosophie, mais aussi d'autres positions internes à la linguistique. Parmi ces dernières, celle de Brunot, dont les livraisons successives de *l'Histoire de la langue française* font l'objet de la part de Meillet de mises au point répétées : « la structure de la langue n'intéresse plus guère [Brunot] et c'est au vocabulaire qu'il pense, si uniquement qu'il croit voir "la langue se transformer de fond en comble", comme si le vocabulaire était le tout de la langue » (*BSL*, 1931, p. 126). À une histoire sociale externe, réduite à l'histoire du vocabulaire et attachée à saisir les effets produits sur la langue par les changements sociaux, voire à une sociologie du langage à la Cohen¹⁷, Meillet oppose la considération du système (or les mots ne font pas système¹⁸) et une histoire interne qui requiert de comprendre le fait de langue lui-même comme un fait social. De plus, Brunot « étudie la pensée et la langue plus volontiers que la langue et la pensée » (*ibid.*, p. 129). L'ordre des raisons linguistiques exige que l'on parte du fait de langue en toute circonstance, au risque sinon de substituer des postulats philosophiques aux lois qui peuvent se dégager de la description linguistique.

¹⁵ Voir Milner, 1978, p. 56.

¹⁶ Puech & Radzynski, 1978.

¹⁷ Voir Swiggers, 1997.

¹⁸ Tesnière, 1939, p. 88.

C'est dans le même esprit que Sommerfelt réplique au linguiste norvégien Falk dans un article intitulé « La philosophie linguistique française » (*BSL*, 1924, pp. 22-33)¹⁹. Falk reproche aux linguistes français de donner une valeur exclusive au côté social de la langue dans l'analyse des changements de sens et qualifie ce présupposé de philosophique. Il leur reproche aussi d'avoir une conception téléologique des notions en vigueur en linguistique historique (*loi, formule, tendance, etc.*). À ces critiques, Sommerfelt oppose la distinction opérée par Meillet entre trois types de changements : ceux qui obéissent à des conditions purement linguistiques ; ceux qui proviennent « des changements de choses exprimées par les mots » ; ceux qui sont produits par « la répartition des hommes de même langue en groupes distincts » (*ibid.*). Seul le premier type répond d'une conception de la langue comme institution autonome et relève de la linguistique historique ; seul il correspond à l'identification du caractère institutionnel de la langue commune à un certain nombre d'individus comme une propriété de son système²⁰. Les deux autres regardent l'étude des rapports que les sujets parlants ou les peuples entretiennent entre eux par l'intermédiaire des langues ; le linguiste ne doit pas s'interdire de les décrire, mais à condition de ne pas les confondre avec ceux du premier type. Là réside la vertu de la philosophie de la linguistique (i.e. de la linguistique générale) quand on cherche à la différencier de la philosophie linguistique : la linguistique générale, en effet, « montre au linguiste ce qu'il fait »²¹. Elle déloge ainsi la philosophie de sa traditionnelle posture en surplomb.

1.2. « Chaque siècle a la grammaire de sa philosophie »

La portée épistémologique reconnue à une philosophie du langage comme celle de Cassirer ne doit donc pas occulter ce qui distingue (ou devrait distinguer) en dernier ressort le philosophe du linguiste : « les faits que (le philosophe) produit servent à illustrer ses idées propres » (Meillet, 1931, p. 129). Le linguiste décrit et analyse les faits de langue pour eux-mêmes quand le philosophe les mobilise en vue d'une doctrine étrangère au travail de la science ; Bréal, on l'a vu, opposait les mêmes objections à Nietzsche. Et alors que l'œuvre de science résulte d'un labeur collectif, procède du cumul des connaissances, précisément parce qu'elle part des faits, chaque philosophie se signale au fond par son irréductible singularité : la philosophie est un éternel recommencement.

¹⁹ L'article de Falk porte le même titre.

²⁰ Voir aussi Meillet, 1923 [1906], pp. 230-271.

²¹ Saussure, 1964, p. 95 (Lettre à Meillet du 4 janvier 1894).

Qu'il soit possible d'étendre dans tous les cas ces traits distinctifs de la linguistique descriptive à la linguistique générale, n'est pas en revanche entièrement garanti. Cela voudrait dire en effet que celle-ci serait parvenue à se constituer en domaine autonome et achevé. Or elle demeure à maints égards à l'état de programme, étant « encore mal assurée dans sa démarche ; elle tient toujours un peu de la philosophie : chaque auteur procède à sa manière et il y a, semble-t-il, autant de linguistiques générales que de linguistes » (Meillet, 1923-1936, II [1928], p. 29). Ces défaillances se font particulièrement sentir en matière de terminologie linguistique, domaine que la linguistique générale doit s'assigner pour tâche de normaliser : « la grande utilité du petit livre de M. Marouzeau²² est qu'il fait sentir fortement à quel point la linguistique générale est peu faite : il faudra, d'une part, une terminologie générale pour ce qui est universel, de l'autre des terminologies spéciales pour chaque structure particulière » (*BSL*, 1933, p. 17). De telles remarques montrent bien que, pour Meillet, le partage entre linguistique et philosophie ne procède pas d'une division du travail intellectuel convenue une fois pour toutes entre deux spécialités universitaires auxquelles reviendraient des tâches préalablement définies ; le partage des tâches est largement fonction des progrès ou des insuffisances propres à chacune de ces deux spécialités et doit faire l'objet d'un ajustement chaque fois renouvelé.

L'ancrage de la linguistique dans l'empirie²³ est rappelé par Meillet à de très nombreuses reprises, dès qu'il s'agit de montrer ce qui la différencie de la philosophie, de ses « abstractions », de ses « subtilités ». Ainsi, en 1922, quand il salue le « retour » à la linguistique générale signalé par la parution simultanée des ouvrages de Jespersen (*Language*), Sapir (*Language*) et Vendryes (*Le Langage*) : « les ouvrages annoncés et discutés cette année attestent un retour à la linguistique générale. L'intérêt pour la linguistique générale se manifeste de tous côtés ». Mais, ajoute-t-il, à quelque haut degré de généralisation qu'ils parviennent, les travaux de ces linguistes se distinguent de ceux des philosophes du langage en ce qu'ils « partent du fait linguistique tel que l'expérience le fournit »²⁴ (*BSL*, 1922, p. 2). Le contre-exemple nous est ici donné par le *Zur Logik der Sprachwissenschaft* de Pos, dont Meillet rend compte quelques pages plus loin : « le simple linguiste (qu'il est) reste désemparé devant une abstraction aussi extrême » (*BSL*, 1922, p. 29). Il arrive que ce goût pour l'abstraction transparaisse aussi dans certaines productions de

²² *Lexique de la terminologie linguistique* (1933).

²³ Il s'agit d'une constante dans l'histoire de la SLP qui, dans la présentation récente qu'elle donne d'elle-même sur son site Internet, rappelle qu'elle « accorde la primauté à l'établissement des faits, c'est-à-dire à la description » (<http://www.slp-paris.com/>)

²⁴ Ce sont les termes mêmes dont Vendryes se sert pour définir les conditions de validité d'une linguistique générale (Vendryes, 1921, p. 2).

linguistes, comme l'*Essai sur la structure logique du langage* de Secheyave : Meillet regrettera alors que l'ouvrage soit entaché de « quelques longueurs, de quelques subtilités philosophiques inutiles au grammairien » (*BSL*, 1926, p. 1).

L'empirisme méthodologique ainsi revendiqué trouve cependant ses limites. Ancrer toute théorie linguistique dans l'analyse des faits ne signifie pas qu'il faille se résoudre à un empirisme radical : « le peu de goût que M. Bloomfield a pour les théories est sensible dans le chapitre sur les changements phonétiques. Il ne cherche ni à les ramener, avec M. Grammont, à leurs conditions générales, ni à en chercher les conditions historiques ; il n'analyse pas ce qu'on appelle les faits de substrat, et se contente de déclarer que les conditions du changement phonétique sont inconnues (...). Il a du reste une manière trop limitée d'envisager les changements. Il met hors du changement normal les cas où, comme dans la dissimilation, l'assimilation à distance, la métathèse, il y a eu changement brusque d'un état phonétique donné ; seuls entrent pour lui dans la normale les changements lents et progressifs » (*BSL*, 1933, pp. 1-2).

La nécessité de partir des faits de langue en toute circonstance est à nouveau rappelée à propos des publications du Cercle de Copenhague, exemple d'une tendance générale au « retour à la grammaire générale » – il s'agit de Brøndal – (*BSL*, 1928, p. 1). Une tendance dont il convient de prendre acte, à condition toutefois de préciser que « malgré le titre que M. Brøndal a voulu donner à son ouvrage [*Essais de linguistique générale*] », nous avons bien affaire à un travail de grammaire générale, mais examinée à nouveaux frais. Ou encore, à propos de Hjelmslev : « partout on s'intéresse à la linguistique générale, nulle part mieux ni plus utilement que dans les pays scandinaves » (*BSL*, 1929, p. 1) – ce qui paraît exonérer une « grammaire générale »²⁵ ainsi réhabilitée des tentations philosophiques qui sont traditionnellement les siennes, en rabattant son espace de projection sur celui de la linguistique générale.

La circonspection avec laquelle Meillet accueille les nouveaux travaux qui se réclament de la grammaire générale, l'exigence de les requalifier, le cas échéant, mais sous bénéfice d'inventaire, en travaux de « linguistique générale », procèdent d'une méfiance à l'endroit de tout ce qui porte le nom de grammaire. Méfiance précisément due à la surdétermination de toute grammaire par la philosophie : « chaque siècle a la grammaire de sa philosophie. (...) Le XIX^e siècle en étendant aux faits psychiques et sociaux la méthode d'observation des faits qui est en usage dans les sciences physiques et naturelles depuis la Renaissance, a conduit à

²⁵ L'ouvrage de Hjelmslev dont Meillet rend compte s'intitule *Principes de grammaire générale* (1928).

présenter la grammaire de chaque langue comme un ensemble de faits. Mais jusqu'ici ces faits ne sont pas coordonnés » (Meillet, 1923-1936, I, p. VIII). La philosophie du vingtième siècle commençant, qui s'appuie sur les résultats des sciences sociales, aura donc d'abord pour mission de les coordonner. C'est cette conformité aux visées propres à la philosophie contemporaine qui rend recevable le travail d'un Hjelmslev ou d'un Brøndal. A contrario, *The Philosophy of Grammar* de Jespersen, quoique appartenant à la même mouvance « grammaticale », reçoit un accueil beaucoup plus tiède : ce travail apparaît doublement anachronique par rapport à la fois à la linguistique et la philosophie de son temps, car « en traitant pareil sujet, on s'expose à répéter sans cesse des théories connues et rebattues ou à risquer des nouveautés incertaines » (*BSL*, 1924, p. 7). Toutes ces remarques indiquent que lorsqu'on va de la grammaire *générale* à la linguistique *générale*, la généralité ne rend pas compte du même type de données, ne procède pas du même ordre de problèmes – passer de l'une à l'autre revenant à basculer d'une philosophie linguistique vers une philosophie de la linguistique.

1.3. Classer les théories. Élargir l'horizon

On trouve chez Meillet trois attestations possibles de l'expression « linguistique générale ». Par « linguistique générale », on peut comprendre *i.* une extension de la méthode comparative à un nombre plus important de faits de langue, de langues ou de familles de langues, permettant de dégager des procédés communs constants ; *ii.* un retour sur les principes organisateurs, sur les fondements de la discipline ; *iii.* une ouverture de la linguistique aux autres disciplines qui ont affaire au langage.

La première attestation répond de l'extension que l'on peut faire du comparatisme, comme méthode, à d'autres niveaux d'analyse que ceux qu'il a surtout pris en charge jusqu'alors (phonétique et morphologie) ou à d'autres familles de langues que l'indo-européenne. Meillet est en revanche beaucoup plus circonspect dès qu'il s'agit d'introduire de la généralité en synchronie. Deux écueils surtout sont alors à éviter, on le voit clairement dans le compte rendu qu'il donne des *Principes de grammaire générale* de Hjelmslev. D'abord, ce qui lui apparaît comme l'universalisme postulé de certaines formes : « pour partir de la langue en général, il faudrait une expérience linguistique, sinon universelle, du moins étendue et profonde. Or, on ne possède que peu de descriptions approfondies faites à un point de vue rigoureusement "synchronique" » (*BSL*, 1929, p. 1). Ensuite, l'intrication non questionnée du sémantique et du formel, pêché originel de toute grammaire générale, qu'il débusque dans la conception que Hjelmslev se fait des rapports entre forme et substance.

D'où la critique de l'idée hjelmslevienne selon laquelle toute catégorie formelle aurait un contenu significatif ; ainsi, remarque-t-il, le genre grammatical en français ou le génitif en latin sont-ils dénués de sens (*ibid.*, p. 4).

Ce sont les deux dernières attestations de l'expression « linguistique générale » qui renvoient chez Meillet à la philosophie de la linguistique, c'est-à-dire au profit qu'un linguiste peut attendre d'une réflexion sur ses propres théories en vue de les « classer », à condition du moins de mener cette réflexion *pour son compte* : la philosophie de la linguistique est en quelque sorte une chose trop importante pour être confiée aux philosophes. Les classer, cela veut dire régler les rapports que doivent entretenir linguistique « statique » et linguistique historique, linguistique générale et linguistique historique, histoire externe et histoire interne du langage et, à la fois, définir les conditions d'une approche systémique des faits de langue permettant d'articuler les différents niveaux d'analyse (phonétique, morphologique, syntaxe, etc.) Et c'est en conduisant cette réflexion métathéorique sur les principes communs à ses diverses « théories », que la linguistique est conduite à s'ouvrir aux autres disciplines qui ont affaire au langage.

L'ouverture à la psychologie en premier lieu, conçue jusqu'au début des années 20, dans la plupart des systèmes de classification des sciences (Navelle, Baldwin...), comme une discipline instrumentale, une métadiscipline en charge de tous les phénomènes mentaux, permet de classer la linguistique parmi les « sciences psychologiques ». Outre cette fonction théorétique, la psychologie est chargée de pourvoir la linguistique en données, et les deux rôles vont l'un avec l'autre. Meillet recense ainsi *Le langage et la pensée* de Delacroix : « les linguistes seraient inexcusables désormais d'ignorer ce qu'ils peuvent tirer de la psychologie » (*BSL*, 1924, p. 4) en matière de changement linguistique, d'apprentissage du langage ou d'études sur l'aphasie. « Discuter un tel ouvrage reviendrait à passer en revue tous les grands problèmes de la linguistique générale » (*ibid.*, p. 5). Et à nouveau en 1931, à l'occasion de la seconde édition de l'ouvrage : ce livre « est bien fait pour donner aux psychologues une idée juste et claire des résultats les plus intéressants qui ont été acquis par le travail des linguistes et aux linguistes, de ce qui leur est utile dans les résultats du travail des psychologues. (...) Un trait à noter dans le livre de M. Delacroix est le peu qui y reste du long ouvrage de M. Wundt sur la langue. L'action de Wundt sur ce domaine n'a jamais été profonde ; maintenant elle se réduit à bien peu de choses » (*BSL*, 1931-2, pp. 1-2). La référence à la psychologie philosophante de Wundt, présente dans de nombreux travaux de linguistes jusqu'en 1914, y compris parmi ceux des membres de l'École de Paris, est délaissée au profit de références plus diverses, de type mentaliste (Delacroix) ou

behavioriste. Meillet voit dans la refonte par Bloomfield, dans *Language* (1933), de son *Introduction to the Study of Language* (1914) un exemple de ce changement de paradigme, mais sans reconnaître le rôle pionnier précisément joué par Bloomfield : « M. L. Bloomfield a publié en 1914 un précis de linguistique générale fondé sur les théories de Wundt. Depuis il s'est aperçu que les linguistes n'ont pas suivi Wundt ; au lieu de faire de son ouvrage une édition corrigée, il a écrit un livre nouveau fondé sur des théories purement linguistiques » (*BSL*, 1933, p. 1).

Davantage encore que la psychologie, c'est la sociologie de Durkheim, puis l'anthropologie qui vont pouvoir répondre désormais des visées interdisciplinaires de la linguistique, de l'élargissement de son horizon. Dans un long compte rendu, assez sévère, de la trentième livraison du *Journal de psychologie normale et pathologique*, consacrée à la psychologie du langage²⁶ (1933), Meillet regrette ainsi que « l'ordre de recherches sur la façon dont le langage reflète la mentalité des hommes suivant le degré de civilisation (ne soit) pas représenté dans ce numéro ». On connaît, ajoute-t-il, « les beaux travaux de M. Lévy-Bruhl ; par malheur il n'a pas été beaucoup suivi jusqu'ici » (*BSL*, 1933, p. 20). Cette remarque est significative du statut privilégié accordé dans le *BSL* à l'anthropologie, parmi toutes les autres sciences humaines, dès la fin des années 10 et de l'accueil fait aux ethnologues au sein de la SLP, Van Gennep, d'abord, puis Lévy-Bruhl, qui préside la SLP à deux reprises (en 1915 et 1924) : le premier à n'être pas linguiste dans cette fonction – une fonction honorifique, sans doute, mais qui revêt une réelle importance symbolique. Si les ethnologues ont leur place marquée dans une société de linguistique, tout comme les ouvrages d'ethnologie ont la leur dans la rubrique des comptes rendus d'une revue de linguistique²⁷, cela tient surtout au projet d'étendre l'investigation linguistique à toutes les langues du monde. En souhaitant que le *Handbook of American Indian Languages* dirigé par Boas (1911) soit activement poursuivi, Meillet notait déjà, vingt ans plus tôt, que « la linguistique des langues américaines est celle qui promet les trouvailles les plus intéressantes et les plus profitables à la théorie générale des langues » (*BSL*, 1912, p. clij).

Mais c'est en ouvrant lui-même le chantier des *Langues du monde* (Meillet & Cohen, 1924) que Meillet a pu éprouver à quel point les descriptions qu'on possède d'un grand nombre de parlars sont insuffisantes et qu'il « ne suffit pas d'étudier les langues. Pour faire la théorie historique de ces langues, il faudrait avoir observé et décrit avec précision des états de langue » (*BSL*, 1925, p. iii). À la même occasion, Paul Rivet, l'autre ethnologue de référence

²⁶ En partie rééditée par J.-C. Pariente (1969).

²⁷ La réciproque n'est pas vraie, comme Meillet le déplore (1923-1936 [1933], I, p. 84).

au sein de la SLP après Lévy-Bruhl, lui aussi élu président (en 1928), rappelle l'importance d'une bonne formation des enquêteurs linguistiques « dans le cadre complet que fournira l'Institut d'Ethnologie de Paris » (*ibid.*, p. ix). Sans doute, le plus souvent, « il est matériellement impossible d'établir un lien entre les faits de langue et les principales questions qu'étudient les anthropologues » (Meillet, 1923-1936 [1933], I, p. 89) : la convergence des deux disciplines demeure une visée à long terme ; elle fait cependant partie des tâches philosophiques prioritaires de la linguistique. Une des théories les plus prometteuses à cet égard paraît être celle des aires de civilisation, exposée par Schmidt dans son *Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde* (1926). Cohen signale ainsi que « la linguistique ethnographique dans le cadre des "aires de civilisation" aurait, si elle réussissait dans sa tentative, le résultat de rendre inutile la linguistique générale prise en soi, comme "l'histoire des civilisations" tend en somme à se substituer à la sociologie » (*BSL*, 1927-28, p. 15).

1.4. Une nouvelle donne épistémologique

Mais les réactions de Meillet au numéro du *Journal de psychologie normale et pathologique* sont surtout significatives parce qu'elles permettent d'appréhender les mutations importantes qui s'opèrent alors dans le champ de la linguistique, d'abord à l'insu puis, dans une large mesure, à l'encontre du courant qu'il représente. Elles marquent à cet égard un tournant dans l'histoire de la SLP et du *BSL*, pour plusieurs raisons. D'abord, il apparaît clairement que l'innovation n'est plus du côté de l'École de Paris : c'est la phonologie pragoise qui a le vent en poupe depuis le premier Congrès international des linguistes (La Haye, 1928) et les éditeurs du *Journal de psychologie* en ont pris acte en publiant un article de Troubetzkoy sur « la phonologie actuelle ». Quand Meillet note que cette livraison, à laquelle pourtant il participe avec un bref article sur le bilinguisme²⁸, « signale un besoin de renouvellement du travail linguistique », il ne voit pas (ou ne veut pas voir) qu'en réalité le renouvellement est déjà largement entamé²⁹. C'est un malentendu du même type qui avait marqué les conditions dans lesquelles, au nom de la SLP, Meillet avait envisagé quelques années auparavant la préparation du Congrès de La Haye. Il exprimait alors « l'idée que ce devrait être un congrès

²⁸ Vendryes y publie aussi un article sur « les tâches de la linguistique statique » et Guillaume sur la théorie psychologique de l'aspect (« Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe »).

²⁹ Il faudra attendre vingt ans pour que le rôle joué par ce numéro du *Journal de psychologie* dans la diffusion en France de nouvelles approches linguistiques soit clairement reconnu par un secrétaire de la SLP. Dans « Les Transformations récentes en linguistique » (1954), Benveniste saluera ce recueil qui « manifestait déjà un renouveau éclatant des vues théoriques et des affirmations doctrinales. On y lisait les premiers exposés de principes qui, comme ceux de la phonologie, ont largement pénétré maintenant dans l'enseignement » (in Benveniste, 1966, p. 4).

non d'exposition de résultats partiels, mais d'organisation du travail commun » (*BSL*, 1927, p. 15), en vue surtout de l'établissement d'une carte linguistique du monde. Or loin de se mettre d'accord sur un partage des tâches futures (resté à l'état de vœu pieux)³⁰, le congrès avait principalement permis d'exposer des résultats, sans doute partiels, mais surtout nouveaux et prometteurs.

Ensuite, à lire le *Journal de psychologie* au travers du compte rendu de Meillet, il apparaît que ce n'est plus aux représentants de l'École de Paris qu'est désormais confiée la tâche de guider les recherches interdisciplinaires ou d'imposer ses thèmes épistémologiques de prédilection : un article est ainsi consacré aux « rapports de la sociologie et de la linguistique », mais il est confié à Doroszewski³¹. Ce n'est plus à la philosophie de la linguistique, telle que Meillet la conçoit et la pratique, qu'il revient de régler les rapports que la linguistique entretient avec les sciences connexes, de définir le cadre des nouveaux programmes d'investigation, de penser la réorganisation des dispositifs et des objets de recherche – en linguistique psychologique, notamment. De nouvelles problématiques se font jour de manière indépendante, qu'elles relèvent de la pathologie du langage et de la neurolinguistique (Gelb, Goldstein), de la phonétique/phonologie dans ses rapports avec la psychologie (Sapir), d'une réflexion sur la nature de l'activité symbolique (Cassirer, encore, et Bühler³²) ou qu'elles manifestent l'éclatement de l'héritage saussurien (Bally, Sechehaye). Sans doute ce triple mouvement était-il amorcé depuis quelque temps, mais c'est dans ce compte rendu que Meillet semble en prendre conscience.

Meillet regrette aussi que les comparatistes n'aient pas été conviés à participer au numéro de la *Revue de Psychologie* : « Les comparatistes n'ont pas apporté non plus leur contribution : en ce moment, on sait trop que l'histoire des langues ne fournit guère de doctrine nouvelle » (*BSL*, 1933, p. 26). Ce constat désabusé ne va pas jusqu'à la reconnaissance d'une véritable crise de la grammaire comparée : « s'il y a crise dans la grammaire comparée des langues indo-européennes, c'est une crise de croissance, et de trop rapide croissance » (*BSL*, 1931, p. 15)³³. Il fait plutôt écho à l'appel à défendre les acquis du comparatisme contre les empiètements de la philosophie des formes symboliques et de la

³⁰ Malgré la mise en place d'un comité chargé de promouvoir des enquêtes linguistiques et de dresser un atlas linguistique d'ensemble, auquel étaient nommés deux Français, membres de la SLP : A. Sommerfelt et P. Rivet.

³¹ Dans cet article, qui a pour sous-titre « É. Durkheim et F. de Saussure » et porte sur les thèses des « partisans de la doctrine sociologique en linguistique » (in Pariente, ed., 1969, p. 99), le nom de Meillet n'est jamais cité. On y lit du reste que le principe selon lequel *la langue est un fait social* est indécidable : il « ne peut être au fond, ni contesté, ni affirmé » (*ibid.*).

³² À propos de son article sur l'onomatopée, Meillet regrette que Bühler paraisse ignorer les travaux de Grammont.

³³ Meillet, compte rendu de *Sprachwissenschaft und klassische Philologie* (1930) de Debrunner.

culture ou de la stylistique. La philosophie de la culture à l'allemande (en y comprenant une stylistique à la Vossler) fait sans doute l'objet d'une attention soutenue dans le *BSL*, mais il s'agit le plus souvent de prendre ses distances³⁴. À propos d'un ouvrage de Weisgerber (*Die Stellung der Sprache in die Aufbau der Gesamtkultur*), Meillet met en garde le lecteur contre ce qui lui apparaît comme un retour à la vulgate humboldtienne et qui signifierait, selon lui, « la fin de la grande école comparatiste allemande » (*BSL*, 1933, pp. 6-7). Il en va de même de la *Sprachphilosophie der Gegenwart* (1930) d'Ipsen : Meillet y voit un retour à la notion de forme interne et déplore l'absence de référence à la thèse saussurienne de l'arbitraire du signe (*BSL*, 1931-2, p. 3). L'entreprise stylistique de Bally suscite de fortes réserves pour des raisons apparentées. Dès la parution du *Langage et la vie*, Meillet s'interrogeait sur la pertinence d'une approche holiste des faits d'expression linguistique, telle qu'elle se dégage de la stylistique ballyenne : « le naturaliste qui veut étudier un être vivant dans son ensemble, le sociologue qui veut étudier une société tout entière font œuvre d'artistes, et non pas de savants » (*BSL*, 1913, p. clxxx). Il regrettait aussi que Bally, « pour démontrer [que le langage est un moyen d'action] ait, surtout dans la première conférence, trop développé des principes de philosophie courante moins originaux que ses idées sur la linguistique » (*ibid.*).

1.5. La langue de la philosophie

Si, pendant toute la période où il assure les fonctions du secrétariat de la SLP, Meillet demeure pour ainsi dire seul à recenser la production philosophique, y compris les dictionnaires et les études portant sur la terminologie, il délègue parfois cette tâche à Marcel Cohen, spécialiste des argots et des jargons, dès qu'il s'agit des usages sociaux ou professionnels de la « langue philosophique ». C'est ainsi Cohen qui rend compte de l'ouvrage de Bourquin, *Comment doivent écrire les philosophes ?*, résultat d'une enquête menée auprès des philosophes³⁵ (*BSL*, 1925, p. 10 sqq) ou, de façon plus générale, des ouvrages qui portent sur les langues de spécialité comme le *Langage des sciences* de Servien (1931) : « c'est du caractère partiel de ce langage (que) découlent la possibilité de traductions exactes d'une langue à l'autre, l'emploi facile d'une langue universelle convenue, l'usage de symboles idéographiques » (*BSL*, 1932, p. 8). Mais c'est Meillet qui se charge du *Vocabulaire technique et critique de la philosophie* dirigé par Lalande. Une entreprise de ce

³⁴ Dans un autre genre, les premiers travaux de Dumézil (*Légendes sur les Nartes...*, 1930) laissent Meillet perplexe : « il n'y a de proprement linguistique dans ce livre qu'une note sceptique à la p. 2 sur une étymologie. » (*BSL*, 1931, pp. 77-78).

³⁵ « La philosophie peut-elle s'exprimer dans la langue de tout le monde ? »

type, qui donne au linguiste l'occasion d'examiner la lexicologie plus ou moins spontanée à l'œuvre dans cette lexicographie de philosophes, le regarde à un double titre.

D'une part, « derrière le mot technique, si philosophique soit-il, il y a une histoire qui en détermine la valeur exacte, l'emploi précis, ou plutôt les emplois successifs ». C'est pourquoi la théologie, par exemple, « qui a été intimement liée à la métaphysique jusqu'à l'époque moderne, est trop absente de ce dictionnaire » (*BSL*, 1927-28, p. 49). Pareil constat, qui porte à concevoir l'ensemble des réseaux de sens, l'enchevêtrement des multiples domaines de savoir dans lesquels s'inscrit une terminologie envisagée dans son histoire, et donc à tenir compte des transferts de termes d'un domaine spécialisé vers un autre, conduit Meillet à s'interroger sur les emprunts que la langue spécialisée fait au langage ordinaire : « il y a des cas où la langue philosophique a des mots de la langue courante. Ces mots sont naturellement les plus difficiles à définir » (*ibid.*, p. 50).

D'autre part, à rebours, et c'est le plus fréquent, « le vocabulaire courant se nourrit du vocabulaire technique (...) : des mots du langage courant comme *cause*, *matière* ou *essentiel* sont venus de la philosophie, sans doute ; dès qu'ils ont figuré dans le parler de tout le monde, ils ont pris des sens nouveaux et ont perdu leur valeur précise » (*ibid.*, p. 49). L'expertise du linguiste qui s'emploie à évaluer un produit de la lexicographie spécialisée comme le *Vocabulaire de la philosophie* d'après les exigences de sa propre discipline consistera donc à éclairer l'histoire du lexique, voire à la rectifier quand ce qui en tient lieu dans le *Lalande*, c'est-à-dire l'étymologie, se révèle fautive³⁶. Et s'agissant de la genèse des mots d'un point de vue philosophique, Meillet regrette que le *Vocabulaire* précise trop peu souvent leur contexte d'emploi ou, dans le cas des néologismes, la valeur que l'introducteur de chaque mot lui attribue. On voit tout ce que cette conception de la terminologie, qu'elle soit diachronique ou systématique, doit aux approches sémasiologiques. Elle explique également pourquoi, en rendant compte de l'*Internationale Sprachnormung in der Technik* (*BSL*, 1931-2, pp. 5-7), Meillet ait totalement manqué l'originalité de la théorie de Wüster ou, plus largement, la spécificité des approches onomasiologiques, sans doute trop philosophantes à son goût. Du travail séminal de Wüster, il ne retient en effet, pour ainsi dire, que la « critique des langues » et l'appel à militer pour l'usage de l'esperanto³⁷.

³⁶ Meillet note ainsi qu'il lui paraît douteux que Lat. *causa* puisse venir de *cavere*.

³⁷ Cette indifférence à l'égard des travaux de Wüster et des terminologues de l'École de Vienne dure assez longtemps. Ainsi, le premier volume de la *Bibliographie des vocabulaires scientifiques et techniques monolingues* (1955) fait l'objet d'un compte rendu très laconique par Cohen : « publication importante pour la lexicographie », nous dit-il (*BSL*, 1956, p. 11), mais sans nous dire en quoi. Quant au second volume, il est bien signalé parmi les ouvrages envoyés au *BSL* en 1959, mais ne fait l'objet d'aucun compte rendu.

1.6. Conclusion : de la philosophie du langage à l'épistémologie de la linguistique

La marginalité de la philosophie dans le *BSL* va donc pour ainsi dire de soi dès lors que pour les membres de la première Ecole de Paris qui ont si longtemps dirigé la revue, pour Meillet, au premier chef, c'est à la linguistique générale que revient l'entreprise des fondements, tâche épistémologique traditionnellement dévolue à la philosophie, et le soin de tracer les frontières internes ou externes de la linguistique en déterminant à la fois les rapports qu'entretiennent ses différents domaines et ceux qu'elle entretient elle-même avec les sciences connexes. C'est pourquoi l'image de la philosophie offerte dans le *BSL* à travers les comptes rendus d'ouvrages (et presque uniquement à travers eux), assez stable sur une longue période, se confond en grande partie avec l'idée que Meillet lui-même s'en faisait. Cette stabilité est corrélative de la stabilisation de la linguistique générale, du maintien du paradigme saussurien en position dominante. Elle est renforcée dans les années 1950-1970 par l'essor d'un structuralisme généralisé à l'ensemble des sciences humaines, où la linguistique apparaît comme une science pilote.

Il faut attendre les années 1990 pour qu'apparaissent dans le *BSL* et les *MSL* des interrogations épistémologiques renouvelées, caractéristiques (avec un temps de retard) d'une ouverture de la discipline à de nouveaux types de recherches, dix ans plus tôt, notamment en sémantique et en linguistique cognitive³⁸. Une discipline en chantier, à la juridiction élargie, mais aux centres d'intérêt plus dispersés, moins sûre d'elle-même et moins dominante parmi les sciences humaines qu'elle n'avait paru l'être au cours des décennies précédentes, se pose plus volontiers les questions de son unité, de la spécificité de ses objets ou de ses méthodes, du tracé de ses frontières, de la consistance de sa terminologie, etc. Deux articles de G. Lazard attestent ces interrogations : « La linguistique est-elle une science ? » (*BSL*, 1999), et « Que cherchent les chercheurs ? » (*BSL*, 2000), ainsi que la réponse de J. François au second de ces articles : « Le linguiste et les observables "internes" et "externes" » (*BSL*, 2000). Un volume entier des *MSL* (1999) est également consacré à la terminologie linguistique (articles de P. Swiggers, J. Lallot, B. Colombat, M. Arrivé, G. Lazard). Ces interrogations sont liées aux tentatives pour donner une place à l'histoire de la linguistique ou des traditions grammaticales dans les publications de la SLP. Perceptibles depuis déjà quelque temps dans les comptes rendus d'ouvrages historiques³⁹ régulièrement confiés à des

³⁸ Voir plus bas, 3. Conclusion : une sémantique éclatée.

³⁹ À un rythme assez régulier : entre deux et cinq comptes rendus par an. Ainsi en 1984 : *La grammaire spéculative des modistes* de I. Rosier par J. Stefanini et *A History of Semantics* de T. Gordon par A. Lemaréchal. En 1985, *Essays in the History of Linguistic Anthropology* de D. Hymes et *Linguistics and Evolutionary Theory* (K. Koerner ed.) par A. Lemaréchal, etc. Ces deux années-là le *BSL* rend compte également de rééditions de

historiens de la linguistique, comme S. Auroux, ou à des linguistes, comme J. Stefanini, A. Lemaréchal, J.-C. Chevalier, R. Hodot, G. Rebuschi et G. Bergounioux, elles aboutissent à la publication de deux volumes des *MSL* entièrement consacrés à l'histoire de la discipline : « Histoire de la linguistique » (*MSL*, 1995), avec des articles sur les traditions grammaticales grecque (J. Lallot), latine (M. Baratin), arabe (D. Kouloughli), sur les grammaires du Moyen âge (C. Brousseau) et de la Renaissance (P. Lardet) ; puis : « Un demi-siècle de linguistique européenne » de H. Rosen (*MSL*, 2001) – une importante synthèse sur les principaux domaines et courants de la linguistique contemporaine.

2. La sémantique

Pour l'ensemble de la période étudiée, la sémantique apparaît à travers le dépouillement du *BSL* comme un domaine instable, aux contours mal délimités. Mais cette instabilité doit se comprendre différemment selon les moments. Si l'on met de côté la tentative de Bréal pour construire une science des significations – tentative endogène, mais qui s'est aussi révélée ésotérique (elle ne rencontre un écho très assourdi qu'à l'intérieur même de la SLP) et sans lendemain – elle ressortit dans la période suivante à l'absence d'un paradigme sémantique clairement identifié et acceptable pour la linguistique formelle dont Meillet se veut le représentant et le garant (et à maints égards la SLP tout entière avec lui). La situation change à partir de la fin des années 1950, où ce n'est plus l'absence, mais plutôt le trop-plein qui pose problème. La sémantique se met alors progressivement au pluriel. Cette diversification prend elle-même deux formes successives : *i.* un régime d'alternance dans les années 1960-1970 où les théories sémantiques majeures se succèdent en position dominante ; *ii.* une coexistence et une multiplication des modèles de référence dans la période la plus récente (1980-2000).

Depuis les années 1870, le problème du sens est pris dans une tension apparemment insurmontable pour la linguistique historico-comparative dont le *BSL* est l'organe principal, en France, depuis sa création. D'un côté, le sens est partout : cette tête de méduse est « toujours là, au centre de la langue, fascinant ceux qui la contemplant » (Benveniste, 1966, p. 126). D'un autre côté, la linguistique historico-comparative n'a pu se constituer en science qu'en bornant très rigoureusement la prise en compte du sens. Elle l'a fait en abandonnant les

textes classiques (Grassmann, Schleicher, Schuchardt). En 1986 : *La naissance de la grammaire moderne* de M. Dominicy par S. Auroux, *La linguistique fantastique* de S. Auroux, J.-C. Chevalier et al., « Pour une histoire de la linguistique amérindienne en France » d'Auroux & Queixalos (dir.), *Les conceptions linguistiques des Encyclopédistes* de P. Swiggers par C. Hagège et *Edward Sapir* de K. Koerner par H. Rosen. Le rythme reste comparable dix ans plus tard. Ainsi, en 1998, il est rendu compte de la 2^e édition de la traduction de Denys le Thrace par J. Lallot et de l'ouvrage de P. Desmet sur la linguistique naturaliste en France.

pratiques anciennes de l'étymologie qui consistaient « à partir du sens pour proposer des rapprochements, quitte à se contenter d'une vague ressemblance formelle en laissant aux sons la liberté d'évoluer à leur guise (...). Incohérence qui était un défi au principe de non-contradiction (tel étymon peut aboutir à tel résultat, mais aussi à tout autre chose) » (De Lamberterie, *BSL*, 2001, p. 110)⁴⁰. Mais ce démarquage, cette exigence de rigueur formelle, particulièrement requise depuis les néogrammairiens, a conduit les linguistes à tordre le bâton dans l'autre sens : « le linguiste moderne qui fait une étymologie ne cherche pas le sens réel du mot, ni même le sens qu'il a eu dans le passé, mais s'efforce de suivre l'enchaînement des faits de diverses sortes par lesquels le mot a pris sa forme et sa valeur. En pareille matière, le linguiste est historien et n'est qu'historien » (Meillet, 1923-1936, II [1932], p. 139). Comment éviter ce double inconvénient ? C'est d'une tentative pour répondre à cette difficulté que la sémantique de Bréal tire en grande partie son origine.

2.1. Le moment Bréal : une sémantique paradoxale

On sait comment caractériser la sémantique de Bréal : il s'agit, d'un côté, d'une entreprise de lexicologie historique, de l'autre d'un essai d'enrégimentement des figures de la rhétorique ancienne dans un cadre notionnel issu du comparatisme. Bréal, on le sait aussi, est sinon l'introducteur du terme de *sémantique* utilisé comme substantif, du moins le linguiste qui parvient à l'acclimater durablement dans la communauté savante au détriment de ses concurrents, la *sémasiologie* à l'allemande, en usage chez Reisig et ses disciples, la *sématologie* ou la *significs* de Lady Welby et de tous ceux qui, en Angleterre ou aux Etats-Unis, tentent de prolonger la sémiologie de Peirce. « L'étude où nous invitons le lecteur à nous suivre est d'espèce si nouvelle qu'elle n'a même pas encore reçu de nom. En effet, c'est sur le corps et sur la forme des mots que la plupart des linguistes ont exercé leur sagacité : les lois qui président à la transformation des sens, au choix d'expressions nouvelles, à la naissance et à la mort des locutions, ont été laissées dans l'ombre ou n'ont été indiquées qu'en passant. Comme cette étude, aussi bien que la phonétique et la morphologie, mérite d'avoir son nom, nous l'appellerons la SEMANTIQUE (du verbe σημαίνω), c'est-à-dire la science des significations » (Bréal, 1883, p. 133). Ce recours en paternité devrait à lui seul nous alerter : quelles traces le *BSL* et les *MSL* portent-ils de la genèse et de la mise en oeuvre d'un projet sinon entièrement conçu par le secrétaire de la SLP (A. Darmesteter et V. Henry y sont aussi pour quelque chose), du moins nommé et légitimé par lui ?

⁴⁰ C'est à propos de l'article de Benveniste, « Problèmes sémantiques de la reconstruction » (*Word* 10, 1954, repris in Benveniste, 1966, pp. 289-307).

Or ces traces sont rares, dans l'ensemble, qu'il s'agisse de celles que Bréal lui-même a laissées ou de celles d'autres contributeurs. On en trouve une assez tôt dans les *MSL* sous la plume de L. Havet, avec une contribution intitulée Σημωντιχά. Après avoir précisé que « M. Bréal (...) a posé quelques jalons pour la future science de la *sémantique* », Havet se propose de signaler à propos des phénomènes d'attraction négative « quelques faits tirés de la langue latine qui font voir qu'en sémantique l'esprit humain peut créer *ex nihilo aliquid* » (*MSL*, 1884, p. 448). Et de conclure : « On est trop enclin à s'imaginer que l'étymologie et la linguistique tout entières consistent à savoir partager un mot, au moyen de petits traits, en préfixes, affixes, suffixes, infixes, racines, désinences, caractéristiques et autres menues pièces. La physiologie est-elle donc tout entière dans l'art de découper un poulet et de disséquer un homme ? Si l'on veut que notre science progresse, il faut qu'elle continue de cultiver la phonétique pour rester précise et qu'elle se pénètre de sémantique pour croître en intelligence » (*ibid.*, p. 449). L'un des buts de la sémantique aura donc été de répondre à l'une des principales tâches assignées par Saussure au comparatisme des dernières années du XIX^e siècle : tenter de restaurer l'individualité de chaque langue en « comparant des grammaires et non des formes isolées [...] à l'encontre de la tendance à morceler la langue en correspondances de détail » (Benveniste, 1964, p. 29), mais d'y répondre en déplaçant le problème sur le terrain de la signification. Cette « science nouvelle » sera toutefois demeurée à l'état de programme, sans résultats très nombreux et clairement reconnus par la communauté des linguistes.

Le moment Bréal de la sémantique est à cet égard paradoxal : quand, à partir de 1883, Bréal commence à publier les textes qu'il réunira, treize ans plus tard, dans *l'Essai de sémantique*, ce n'est pas au *BSL* qu'il les confie – à une exception près. Ainsi, le plus ancien de ces textes, qui a d'abord valeur de manifeste, est paru dans *l'Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France* (Bréal, 1883). Mais ce « fragment » n'est pas uniquement manifestaire. Bréal y présente bien quelques uns des principes généraux du nouveau domaine d'étude à des fins de diffusion ou de popularisation auprès de non-spécialistes, mais il entre aussi dans le vif du travail d'analyse, en exposant deux de ses lois sémantiques : « la loi de contagion » – qui règle les transferts de valeurs sémantiques provoqués par la coexistence en syntagme des unités porteuses de ces valeurs – et « la loi de spécialité », « qui a pour effet de départir à un seul mot la fonction qui était plus anciennement remplie par tous les mots de la même espèce » (Bréal, 1897, p. 140).

Pourquoi de telles analyses n'ont-elles pas vraiment trouvé leur place dans le *BSL* ?⁴¹ Quelles résistances rencontrent-elles ? La question n'est pas de savoir si, pour un linguiste appartenant à la SLP, il y a des faits sémantiques, si *la* sémantique, sous sa forme adjectivale, ou le *sémantisme* est partie intégrante de l'analyse linguistique. Il l'est indubitablement dès qu'il s'agit du lexique et de l'histoire des mots. La prise en compte des faits de sens ainsi conçue figure surtout dans les communications à la SLP qui relèvent de la linguistique française ou romane. Et elle se trouve assez conforme, pour l'ensemble de la période Bréal, aux tendances dominantes des études de linguistique française publiées dans le *BSL*, telles qu'elles ont été dégagées par G. Bergounioux (*BSL*, 1997, p. 21) : dans les années 1870 (années de maturation du projet sémantique), l'application de la grammaire historique aux problèmes du lexique, avec notamment des communications de G. Paris et de Meunier ; dans les années 1880, la recension des difficultés posées par l'étymologie, avec des communications de Godefroy et de Joret, qui dégagent la voie en quelque sorte pour les études de « philologie française » illustrées plus tard par A. Thomas .

Mais c'est la place de *la* sémantique, pensée comme un domaine d'études à part entière, qui est beaucoup moins assurée. Les réserves qui s'expriment au sein même de la SLP, chez les romanistes, notamment, portent surtout sur le caractère presque entièrement virtuel de l'entreprise. Bréal aurait planté un cadre théorique resté vide pour l'essentiel, faute de s'être donné les moyens d'éprouver le degré de validité et de généralité des lois intellectuelles du langage, au moyen de descriptions linguistiques suffisamment nombreuses et concordantes. Tel est le reproche formulé par A. Thomas sur un ton persifleur qui ne laisserait pas d'étonner, quand on sait que le même Thomas est admis moins de deux ans plus tard à la SLP, s'il n'attestait l'affaiblissement de Bréal sur la scène de la linguistique dès le tournant du siècle, en dépit – ou peut-être à cause – de la parution de l'*Essai*. « La science (...) semble s'être emparée de ce domaine le jour même où elle a créé pour lui le nom de *sémantique*, mais cette prise de possession ressemble singulièrement à la façon de faire des nations européennes qui plantent un drapeau sur un point inoccupé de la Côte d'Afrique et s'adjugent fièrement l'empire d'un hinterland qui reste à conquérir et même à découvrir » (Thomas, 1897, p. 161). La principale objection opposée par Thomas à cette « nouvelle science (qui) nous est née, paraît-il, (et dont) le bruit public désigne M. Michel Bréal comme étant le

⁴¹ Il y a des exceptions. Svedelius expose ainsi devant la SLP « une classification des causes susceptibles d'amener des modifications dans les significations d'un mot ». Voir les observations de Bréal, Schwob et Henry (le noyau des sémanticiens de la SLP, en quelque sorte, à la fin du XIX^e siècle), *BSL*, 1892, p. xlix.

père » (*ibid.*), c'est de ne pas tenir compte de la méthode et des résultats de la phonétique historique — une vue largement partagée par toute la jeune école linguistique de Paris⁴².

2.2. Le moment Meillet : une sémantique impossible

La mise à l'écart de la sémantique bréalienne ou d'inspiration bréalienne, qui coïncide avec l'inauguration du moment Meillet du *BSL*, ne s'opère pas brutalement. Elle est enveloppée dans la minoration de la lexicologie historique à laquelle elle continue d'être exclusivement assimilée et qui, pour la plupart des collaborateurs du *BSL* d'alors, ne fait pas (ou ne fait plus) véritablement partie du noyau dur de la discipline. Cela n'empêche pas les rédacteurs de comptes rendus d'apprécier favorablement certaines études de lexicologie, de traiter avec constance des principales productions lexicographiques⁴³, avec cependant les marques de mise en distance caractéristiques d'un regard porté de l'extérieur sur un domaine de recherche devenu simplement apparenté au leur. Les travaux monographiques qui s'inscrivent dans la lignée de la sémantique bréalienne suscitent des comptes rendus bienveillants, mais distraits et sans grande conséquence, quelle que soit l'époque, comme le *Sulla semantica* de Meriggi (Meillet, *BSL*, 1933, p. 8) ou le *Ordenes Liv* (1932) de Nyrop (Sauvageot, *BSL*, 1933, p. 29). Quant aux travaux qui se réclament de la sémantique, mais sortent du strict cadre des études lexicales centrées sur une seule langue, ils sont le plus souvent mal accueillis, d'autant plus mal s'ils visent à constituer une sémantique générale ou à dégager des lois sémantiques autonomes. Ainsi, Meillet étrille en règle l'*Essai d'une sémantique intégrale* de R. de La Grasserie (*BSL*, 1909-10, p. lxiv) et note, à propos d'un article de Carl Buck⁴⁴ : « ce type d'article est d'un grand intérêt pour le progrès de la sémantique, à condition qu'il n'aboutisse pas, comme on pourrait le craindre parfois, à remplacer l'étude précise du changement de sens de chaque mot en particulier par la considération de types généraux de développement de sens » (*BSL*, 1916, p. 158). Ce refus de la généralité en sémantique est reconduit très longtemps. G. Colin, qui présente quarante ans plus tard une communication sur les rapports de la sémantique et de la morphologie à propos des modes de formation du pluriel en arabe, se fait rappeler à l'ordre par Sauvageot : « le terme "sémantique" n'est pas tout à fait à sa place ici : les faits décrits sont fréquents dans

⁴² Le souvenir de cette charge semble encore bien vivace à la SLP cinquante ans plus tard. A propos des recherches de Jos Dupont sur le chaînon sémantique ternaire (sémantique des contacts de langues), Wagner note que « la sémantique ne s'est jamais bien relevée en France des boutades que lui décochait A. Thomas » (*BSL*, 1952, p. 73).

⁴³ Les différentes éditions des différents volumes du Wartburg font l'objet de quarante-quatre comptes rendus entre 1922 et 1960.

⁴⁴ Sur le verbe signifiant "dire".

beaucoup de langues » (*BSL*, 1956, p. x). De façon générale, la sémantique reste à la marge, largement dépendante des problématiques de la psychologie, « un moyen commode de (l'aborder étant) d'observer la façon dont le vocabulaire s'installe et se comporte dans l'esprit de ceux qui l'emploient » (Vendryes, *BSL*, 1952, p. 1).

La méfiance à l'égard d'une sémantique ainsi conçue tient aussi, et même surtout, à l'affirmation du primat de l'analyse formelle, dès qu'il s'agit de porter un avis sur des travaux situés à la charnière entre analyse formelle et analyse sémantique. Un exemple parmi tant d'autres : dans la longue discussion qui suit un exposé de Sauvageot sur l'importance prise par la syntaxe dans les études linguistiques (il y est question notamment de Gombocz et de Brøndal), Meillet signale que « la linguistique n'a pas pour objet d'étudier le contenu du langage, mais sa structure : elle est essentiellement une science de la forme » (*BSL* 34, 1933, p. xxxj). Maintes fois rappelée, une telle pétition de principe, pour orthodoxe qu'elle soit, explique la cécité presque complète de Meillet quand il s'agit de reconnaître l'originalité de certaines recherches pionnières en sémantique synchronique et en sémantique non lexicale, ou d'admettre le recours prometteur à des procédés susceptibles d'être partagés par la sémantique logique et la sémantique linguistique, comme ceux de la quantification. Ainsi, à propos des *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie...* : « il est difficile au linguiste d'apprécier l'ouvrage de M. Marty, car à la différence de la *Sprache* de M. Wundt qu'il combat souvent, M. Marty n'utilise guère de faits linguistiques et sa méthode est purement dialectique » (*BSL*, 1909-10, p. 32). La parution posthume de *Über Wert und Methode einer beschreibender Bedeutungslehre* (1926) du même Marty ne trouve pas davantage grâce aux yeux de Meillet. Certes, il admet qu'« une sémantique descriptive non historique est possible et nécessaire » ; mais c'est pour ajouter immédiatement : « je ne crois pas qu'on y lise rien de bien neuf » (*BSL*, 1927-28, p. 3)⁴⁵.

Quant aux travaux qui contribuent au renouvellement de la sémantique lexicale, le *Deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes* (1931) de Trier est bien recensé. Mais la spécificité de ce travail n'est pas davantage clairement reconnue. Sans doute Meillet note-t-il l'importance de la notion de *champ linguistique* : « le terme dit bien en effet ce qu'il veut dire. Par ceci que la valeur des mots consiste en oppositions, on ne peut la déterminer qu'en examinant les mots qui figurent dans un même *champ* » (*BSL*, 1931, p. 143). On voit pourtant ce qui peut le gêner, même lorsqu'il donne des conceptions sémantiques de Trier une lecture structurale orthodoxe, menée à la lumière de la théorie saussurienne de la valeur :

⁴⁵ Il faut attendre la réédition en 1950 de l'ouvrage de 1926 pour voir évoquée dans le *BSL* l'importance des apports de Marty (Ullmann, *BSL*, 1952, pp. 14-32).

partir de la démarcation sémantique des mots pour déterminer la démarcation mutuelle des notions n'est pas d'emblée posé par Trier comme une exigence méthodologique d'ordre général, mais comme une contrainte liée à la classe particulière de mots qu'il étudie, les noms abstraits, pour lesquels le référent extralinguistique n'est pas tangible. De plus, l'inconvénient du plan adopté est qu'il exclut, pour Meillet, l'histoire particulière de chaque mot : « on n'a pas les moyens de voir exactement comment s'est constitué le vocabulaire étudié. [Trier] énumère les faits qu'il a rencontrés dans les divers textes et il les analyse. Comme les centres d'où viennent les textes du vieux haut-allemand sont divers et, dans une large mesure, indépendants les uns des autres, la description n'aboutit pas à un tableau d'ensemble » (*ibid.*). Malgré les réaménagements que les successeurs de Trier (Gipper, Geckeler, Lehrer) apporteront à son modèle d'analyse lexicale, c'est le même genre de réserves qu'on verra formulées par la suite et de manière assez constante dans les comptes rendus du *BSL*⁴⁶.

À partir de 1928, la mise en retrait, toute relative certes, mais réelle, de Meillet, s'agissant des comptes rendus, dont il se chargeait presque exclusivement jusqu'alors, ne change guère la donne en matière de sémantique. Situation reconduite pendant la première phase du moment Benveniste du *BSL*, et qui ne commencera à évoluer que dans les années 1960.

2.3. Le moment Benveniste : *quid et quod* du sens

S'agissant de sémantique, le moment Benveniste⁴⁷ est paradoxal à maints égards, comme l'était le moment Bréal, mais pour des raisons différentes. Ces raisons tiennent au statut très particulier que Benveniste accorde à la question du sens en linguistique, et à la définition qu'il donne du « sémantique » en tant qu'il le distingue du « sémiotique ». « Le sens d'une unité est le fait qu'elle a un sens, qu'elle est signifiante » (Benveniste, 1966, p. 127). Une telle « définition » permet de mesurer le fossé qui sépare les sémantiques référentielles, notamment celles qu'ont pu construire les logiciens de la tradition analytique, de la sémiotique, où le sens ne figure qu'à titre de condition de possibilité de la description. À la différence du logicien, qui calcule le sens des expressions (le *quod* du sens – ce qu'il est), le linguiste se contente de s'assurer qu'elles en ont un (le *quid* du sens – qu'il est). C'est un

⁴⁶ Voir le compte rendu de *Strukturelle Semantik des Französischen* de Geckeler par Wagner (*BSL*, 1974, p. 209).

⁴⁷ Il faudrait parler plus justement du moment Vendryes-Benveniste, jusqu'en 1960 du moins, quand Benveniste – jusque là secrétaire adjoint – devient secrétaire en titre. Mais, s'agissant de sémantique, c'est lui surtout qui donne le ton.

présupposé formaliste et structuraliste de même nature qui conduit Martinet à théoriser à plusieurs reprises dans le *BSL* l'incapacité de la linguistique à construire une sémantique en bonne et due forme. Dans un article de 42 pages « au sujet des fondements de la théorie linguistique de Hjelmslev » (*BSL*, 1946), il remarque : « la substance, le sens étant lui-même, avant d'être *forme*, une masse amorphe, échappe à toute analyse et, par là, à toute connaissance. Elle est totalement dépourvue d'existence scientifique. La description des langues ne saurait donc être une description de la substance. (...) Toute tentative pour établir un système universel de sens ou de concepts est scientifiquement sans valeur (...). L'étude du contenu ne sera pas une sémantique ou étude des significations » (*ibid.*, p. 31).

Ce n'est pas cependant que le calcul sémantique soit tout à fait inopérant pour Benveniste. Les concepts que le linguiste peut emprunter au logicien présentent à cet égard une double utilité. D'un côté, ils permettent de penser l'intégration au niveau supérieur d'une unité relevant d'un niveau donné d'analyse linguistique. Le modèle de cette relation « intégrante » ou « intégrative », grâce à laquelle l'unité sera reconnue comme distinctive à son niveau propre, est celui de la fonction propositionnelle, telle que Russell (et Frege avant lui) l'avait définie (Benveniste, 1966, p. 125). Or c'est précisément cette relation qui détermine la *signification* de l'unité, au premier sens où Benveniste l'entend. D'un autre côté, ils permettent de prendre la notion de signification dans « une acception complètement différente » (*ibid.*, p. 127), c'est-à-dire de se demander cette fois *quelle* est la signification d'une expression, lorsqu'on a affaire au seul niveau d'analyse justiciable d'une telle détermination, celui de la phrase, porteuse de la prédication.

Ces limites données à la prise en compte de la signification expliquent en grande partie les réticences que Benveniste manifeste dans plusieurs comptes rendus à l'égard d'ouvrages qui se présentent comme des travaux de sémantique mais lui paraissent entachés d'une erreur de méthode, consistant à tenir la définition des notions mêmes de *sens* ou de *signification* pour acquises, à ne pas se poser la question préjudicielle de leur théorie d'appartenance. C'est le cas de *Semantics* d'Ullmann : « La principale difficulté est pour le linguiste qui cherche dans ce livre une définition rigoureuse des notions et d'abord de celle de "signification". M. Ullmann n'ignore pas le problème et il est conscient de son importance. Il y consacre même un chapitre entier (ch. 3). Mais il le traite, comme tous les autres, d'une manière éclectique, en énumérant les théories proposées et en les combinant habilement ». Et après avoir déploré ce qui lui apparaît comme un contresens d'Ullmann sur le biface saussurien, il ajoute : « [L]es relations entre la structure formelle de la langue et son vocabulaire, les rapports entre les différentes classes de formes, les modalités de la

dérivation, n'apparaissent pas non plus et ce sont pourtant quelques-uns des facteurs essentiels en sémantique. Les problèmes sémantiques de la synchronie sont tout différents de ceux du changement sémantique, et doivent être traités en propre. On prend mieux conscience, à lire ce livre, du peu de clarté qui règne dans les concepts fondamentaux, et de l'effort qu'il faudra faire pour instituer les distinctions nécessaires dans ce domaine de la linguistique, où tant de doctrines ont introduit des exigences contradictoires » (Benveniste, *BSL* 1963, p. 20)⁴⁸.

Comme on le sait, Benveniste entreprend cette tâche de clarification pour son compte dès avant le début des années 60. Mais, à l'instar de Bréal pour ses articles de sémantique, ce n'est pas principalement au *BSL* qu'il en confie les résultats. Le choix des travaux réunis dans les *Problèmes de linguistique générale* est de ce point de vue symptomatique : parmi tous ceux qui sont regroupés dans les parties « La communication », « L'homme dans la langue » et « Lexique et culture », celles-là même où la question du sens est abordée de préférence, un seul avait été publié dans le *BSL* : « Structure des relations de personne dans le verbe » (*BSL* 43, 1946)⁴⁹. Or ce qui fait « problème(s) » en linguistique générale a partie liée, de manière très privilégiée, avec la question du sens : « chaque langue a un certain nombre de problèmes à résoudre, qui se ramènent tous à la question centrale de la signification » (Benveniste, 1966, p. 117). « La phrase nominale » (*BSL* 46, 1950), repris dans la partie « Fonctions syntaxiques » des *Problèmes* présente davantage d'importance à cet égard, dans la mesure où Benveniste y traite du double aspect de la fonction verbale : la fonction cohésive et la fonction assertive qui consiste à doter l'énoncé d'un prédicat de réalité – mais il s'agit d'un hapax dans le *BSL*.

Cette propension à réserver les résultats de sa réflexion sur le sens à d'autres revues que le *BSL* n'empêche pas Benveniste d'y accueillir des travaux visant à dresser un état des lieux et à définir les tâches à venir de la sémantique. C'est précisément le cas d'un article d'Ullmann, à la fois rétrospectif et prospectif où, tout en indiquant que « c'est dans la synchronie plutôt que dans la diachronie qu'on pourra dégager les dominantes sémantiques

⁴⁸ R.-L. Wagner formule un reproche analogue à propos du *Précis...* d'Ullmann : définir « le mot comme l'unité sémantique minima de la parole, n'est-ce pas avoir résolu a priori (la question) de savoir ce qu'est un sens » (*BSL*, 1952, p. 69).

⁴⁹ Plus généralement parlant, seuls quatre des vingt-huit chapitres du premier volume des *Problèmes de linguistique générale* sont préalablement parus sous forme d'articles dans le *BSL* : « La construction passive du parfait transitif » (*BSL*, 1952) ; « La structure des relations de personne dans le verbe » (*BSL*, 1956) ; « La phrase relative, problème de syntaxe générale » (*BSL*, 1957-58) ; « Être et avoir dans leurs fonctions linguistiques » (*BSL*, 1960). Le ratio est du même ordre dans le second volume (trois articles sur vingt). C'est peu si l'on considère l'ensemble des écrits que Benveniste a publiés dans le *BSL* (317 articles et comptes rendus) parmi toutes ses contributions à des revues scientifiques.

d'une langue particulière » (*BSL*, 1952, p. 15), Ullmann récuse les analyses pansynchroniques de la sémantique statique de son époque. Après avoir rappelé l'importance de l'œuvre de Trier et souligné le mérite qu'a eu la phonologie pragoise d'avoir jeté un pont entre la phonétique traditionnelle et la sémantique, il identifie les six problèmes auxquels la sémantique devra s'attaquer de manière urgente : l'arbitraire du signifiant, la nature abstraite du signifié, les valeurs affectives, la synonymie, la polysémie, l'homonymie. Aux côtés de Bazell, Devoto, Firth, Frei et Sommerfelt, Ullmann est du reste associé par Benveniste à la préparation d'un colloque international sur « le problème de la signification, qui est ou traité empiriquement ou (surtout en Amérique) rejeté par principe hors de la linguistique » (Benveniste, *BSL*, 1951, p. xxiii). Les thèmes prévus de ce colloque demeurent très généraux et largement programmatiques : il s'agira « d'élucider la structure des systèmes sémantiques, de créer une terminologie, de formuler des thèses de principe, et aussi de fournir des suggestions pour le travail des lexicographes » (*ibid.*). Wagner souhaite que l'on fasse connaître exactement à cette occasion « les questions que se posent, à propos des faits linguistiques, les autres spécialistes des sciences humaines » (*ibid.*) : la sémantique requiert donc tout particulièrement une approche interdisciplinaire.

2.4. Une sémantique de francs-tireurs : P. Guiraud, B. Pottier

Peut-on dire pour autant que la sémantique, parce qu'elle demeure à l'état de programme et n'a pas encore acquis une consistance disciplinaire fondée sur des méthodes, des principes ou une terminologie communément partagés, n'a pas de place pleinement reconnue dans le *BSL*, quand Benveniste assume (avec Vendryes, puis avec Lejeune) les tâches du secrétariat ? Elle en a une. Le moment Benveniste est même le moment où elle fait son entrée à la SLP comme domaine de recherche empirique clairement identifié. Mais c'est une sémantique de francs-tireurs, qui se heurte encore, au début, à de fortes réticences. Ses deux figures principales sont Pierre Guiraud et Bernard Pottier.

Dans un exposé de janvier 1949 sur les notions et les rapports du sujet et du prédicat en français, B. Pottier illustre l'idée selon laquelle toute phrase non emphatique n'est composée que de termes prédicatifs, à des degrés variables, et « ayant entre eux des relations de déterminants à déterminés, indépendamment de la structure linguistique » (*BSL*, 1949, p. xvi). Les réactions sont assez réservées. Benveniste se demande « de quel domaine relève la méthode qui a été suivie (...) et ce que deviennent les traits linguistiques sur lesquels seulement le linguiste peut opérer ». Il ajoute : « [l]'étude doit d'abord être différentielle et ne pas présupposer des notions de sujet *a priori* » (*ibid.*, p. xvii). Sauvageot remarque que

« de deux choses l'une, ou l'on observe des faits de langue, ou l'on fait de la psychologie ». Wagner et Cohen s'inquiètent aussi du psychologisme supposé sous-jacent à cette démarche et Cohen la rapproche du retour aux « errements antérieurs aux développements de la linguistique » dont se seraient rendus coupables Bally et surtout Sechehaye ou, plus récemment, Galichet, dans son *Essai de grammaire psychologique (ibid.)* : l'analyse qui consiste à partir des plans successifs de l'intuition et des notions ontologiques se heurtant « rudement à la réalité de la langue »⁵⁰.

On peut mesurer l'écart qu'il peut y avoir entre l'accueil fait aux premiers travaux sémantiques de Pottier et la reconnaissance de leur légitimité dans le *BSL*, vers la fin des années 60, en lisant le long compte rendu (quatorze pages) que C. Hagège donne de *Linguistique générale* : « n'hésitant pas à aborder ouvertement un domaine aussi complexe que celui du sens, devant lequel bien des linguistes reculent, moins peut-être par pusillanimité que par crainte de ne pas disposer encore des instruments opératoires adéquats (...), ce livre pourra susciter des réserves chez certains. Il embarrassera, par exemple, ceux qui ont été habitués à ne point poser de différence sémantique qui n'ait quelque part une manifestation dans le signifiant » (*BSL*, 1974, p. 12).

L'autre sémanticien que le *BSL* a largement accueilli dans les années 1950-1960 est Pierre Guiraud. Pas moins de onze textes entre 1954 et 1971, parmi lesquels une série de six articles sur la notion de champ morpho-sémantique (notamment : 1961, 1963 et 1966) et deux articles de mise au point théorique : « Le substrat informationnel de la sémantisation » (1953), « Les structures élémentaires de la signification » (1965)⁵¹. Un des aspects les plus importants de cette mise au point touche à la distinction qu'il convient d'opérer entre les critères externes et les critères internes de l'étymologie. « L'étymologie est une science traditionnellement historique. Mais il est de nombreux cas où l'histoire se trouve en défaut et où la création verbale doit être ressaisie dans son mouvement interne, dans les impulsions sous-jacentes qui la conditionnent, dans le système des relations qui l'intègrent, c'est-à-dire dans un complexe de formes et un complexe de sens » (*BSL*, 1956, p. 264). Avec Guiraud, nous avons affaire à une lexicologie distributionnaliste qui vise à décrire les champs lexicaux en combinant propriétés formelles (morphologiques) et propriétés sémantiques : voilà ce qui la distingue de celle de Trier et la rend plus acceptable pour ces gardiens de la linguistique

⁵⁰ M. Cohen, à propos d'un article de Galichet (« Valeurs sémantiques et valeurs grammaticales », *Journal de psychologie* 49-I, 1948), *BSL*, 1949, p. 7.

⁵¹ Pour se représenter la place de choix qui est faite à Guiraud dans le *BSL*, il convient d'ajouter à ces articles d'assez longs comptes rendus de ses ouvrages, notamment : *La sémantique* (Gougenheim, *BSL*, 1955), *La syntaxe du français* (Gougenheim, *BSL*, 1963), *Le jargon de Villon* (Wagner, *BSL*, 1970) et *Les jeux de mots* (Stefanini, *BSL*, 1977).

formelle que sont encore alors les rédacteurs du *BSL*. S'inspirant des travaux de Zipf et Madelbrot sur les relations rang/fréquence⁵², Guiraud propose de plus un certain nombre d'hypothèses touchant à ce qu'il nomme la « matrice sémique ». Il s'agit de déterminer, pour une langue donnée, les matrices générant des distributions et des relations de contenu qui peuvent être mesurées quantitativement en discours. Ces hypothèses, qui débouchent sur une théorie des structures aléatoires de la langue, mettent en avant une double opposition préalable : d'une part entre le sens (statique), qui est de nature linguistique et la signification (dynamique) qui relève de la psychologie ; d'autre part entre le sens dans les mots et l'information qu'ils portent. Ainsi, dans l'hypothèse d'un lexique où l'information serait maximale et la redondance nulle, les mots n'auraient pas de sens. C'est en songeant à ces analyses, parmi d'autres, que Wagner pourra constater à quel point le domaine de la sémantique, notamment de la sémantique du français, s'est en dix ans presque entièrement renouvelé (*BSL*, 1962, pp. 97-100).

3. Conclusion : une sémantique éclatée

Les années 1970 se signalent par l'intérêt croissant porté dans le *BSL* aux diverses approches de la sémantique ; cet intérêt reflète assez fidèlement la montée en puissance des recherches dans ce domaine parmi l'ensemble des recherches linguistiques. Un exposé de Greimas fait ainsi l'objet de longues discussions en séance (*BSL*, 1971, pp. ii-iii, entre autres)⁵³ qui portent notamment sur les points de contact entre sémantique et sémiotique et sur les critères permettant de distinguer deux champs de recherche trop proches l'un de l'autre pour qu'on prenne le risque de les confondre. Une sémantique générale à la Pottier mettra ainsi l'accent sur la distinction, absente en sémiotique, entre l'unité sémantique (le sème) et l'unité conceptuelle (le noème). La sémantique générative, la sémantique textuelle, les théories de l'argumentation sont aussi largement discutées.

Mais c'est surtout la reconfiguration d'ensemble de la discipline, au début des années 1980 qui, produisant ses effets au sein de la SLP à partir de 1985-90, entraîne un essor de la sémantique. La dénomination « sciences du langage » tend alors, en France, à se substituer à celle de « linguistique » là où se déroulent les études (département universitaires, écoles doctorales) et se décident les carrières (sections du CNU, commissions de spécialistes,

⁵² Guiraud recense lui-même, du reste, *Logique, langage et théorie de l'information* d'Apostel et Mandelbrot (*BSL*, 1957-58).

⁵³ *Introduction à l'analyse de discours en sciences sociales et Sémiotique. Dictionnaire raisonné* (Greimas et Courtès) sont recensés par R. Hodot en 1980 et 1981 respectivement. Greimas rend compte de Saitz et Cervenka, *Handbook of Gestures* (*BSL*, 1975).

commissions du CNRS). Cette mutation répond en particulier à la volonté d'ouvrir la discipline ainsi renommée à des champs d'étude diversement reconnus jusqu'alors, mais en plein développement (linguistique de l'énonciation, analyse conversationnelle, analyse du discours, neurosciences) qui ont pour trait commun de toucher à la sémantique, soit directement, soit par la médiation de la pragmatique. Une telle ouverture correspond, au sein du domaine des recherches sémantiques proprement dites, d'une part, à une diversification des modèles et des objets d'étude (sémantique du prototype, sémantique cognitive, en particulier), d'autre part, à un élargissement important du nombre de langues ou de familles sur lesquelles portent ces recherches. Parmi les sémanticiens français que le *BSL* accueille alors le plus souvent⁵⁴, il faut compter G. Kleiber (un article, neuf comptes rendus de ses ouvrages), Robert Martin (deux articles, trois comptes rendus de ses ouvrages) ou Ch. Touratier (quatre articles, vingt comptes rendus de sa main et deux comptes rendus de ses ouvrages)⁵⁵. Il est impossible de dresser ici un état des lieux détaillé ou un classement des comptes rendus et des publications en nombre de plus en plus élevé relevant de la sémantique depuis une vingtaine d'années : on se reportera aux tableaux récapitulatifs qui figurent en annexe. Il est néanmoins possible de dégager un certain nombre de constantes qui sont à comprendre dans l'histoire à long terme de la sémantique dans le *BSL*, avant de noter les évolutions propres à la période récente.

3.1. Des constantes

3.1.1. La première de ces constantes est la méconnaissance des travaux de sémantique vérifonctionnelle, dite « logique », c'est-à-dire surtout les travaux menés dans le cadre de la tradition de la philosophie analytique, qui va du pragmatisme logique de Peirce jusqu'aux sémantiques des mondes possibles et au-delà. Cette méconnaissance est une ignorance de fait à l'époque de Meillet (qui ne paraît pas avoir lu Peirce ou Russell, pour ne citer que deux noms les plus emblématiques du *linguistic turn* de la logique), malgré le rôle de médiateur joué par Couturat, l'introduit en France de la nouvelle « logistique ». Couturat suit les cours de Meillet au Collège de France ; il l'associe aux séances du dictionnaire de Lalande. Meillet, en retour, rend compte assez fidèlement de ses ouvrages d'interlinguistique dans le *BSL*. « On ne s'occupe pas ici, dit-il à ce propos, des langues universelles. Mais les travaux publiés en vue de ces langues peuvent avoir un intérêt pour le linguiste et tel est le cas du

⁵⁴ Par « sémanticiens » nous désignons les linguistes qui s'identifient eux-mêmes comme tels dans les deux annuaires que nous avons consultés : celui de la SLP et celui de l'Association des Sciences du Langage (publié avec l'Association des Linguistes de l'Enseignement Supérieur). Voir tableau n° 5.

⁵⁵ C'est Jean Stefanini qui signe au début, le plus souvent, les comptes rendus de leurs ouvrages.

Dictionnaire français-ido » (*BSL* 1915-16, p. 39). Meillet ne va cependant jamais jusqu'à signaler en quoi consiste précisément cet intérêt (Couturat vise à construire une langue bien faite, destinée aux échanges scientifiques), pas plus qu'il ne signale l'intérêt que présentent les travaux de Couturat sur la structure logique du langage pour l'analyse syntaxique des langues naturelles.

Mais cette méconnaissance est plus frappante à partir du moment où se développent les sémantiques logiques du langage naturel. Les rédacteurs des comptes rendus du *BSL* décident de les ignorer comme ne relevant décidément pas de leur discipline. Et ceci depuis les premiers travaux de Carnap dans les années 30 jusqu'aux sémantiques intensionnelles et modales dans les années 60 du XX^e siècle. Nous ne trouvons aucune recension des ouvrages de Quine, de Geach, de Prior (sur les modalités temporelles), de Kripke (sur les noms propres), de Putnam, de Lewis ou de Hintikka (sur les attitudes propositionnelles)⁵⁶. Rien sur les représentants français de ce courant sémantique, comme Gardies, par exemple⁵⁷. Peu de choses (et c'est plus surprenant) sur le volet non formaliste de la tradition analytique, représenté par l'école d'Oxford avec la théorie restreinte ou élargie des actes du langage : aucun compte rendu des premières éditions d'Austin, de Searle ou de Strawson. Enfin, plus surprenant encore : O. Ducrot, qui représente l'un des principaux courants français des théories de l'argumentation dans la langue, et qui n'a jamais publié dans le *BSL*, apparaît peu dans la rubrique des comptes rendus : une recension de *Dire et ne pas dire* en 1972 et de *La preuve et le dire* (par C. Touratier) en 1975. L'un des rares sémanticiens ayant recours aux techniques et aux problématiques logiques pour les mettre au service de la description linguistique dont les travaux soient pleinement reconnus dans le *BSL* est R. Martin, avec notamment un long compte rendu par J. Stéfanini de *Pour une logique du sens* (*BSL*, 1984, pp. 218).

3.1.2. Le maintien de la prédominance de la sémantique lexicale et de l'ancrage de la sémantique générale dans la description sémantique de langues particulières. Des trois acceptions de « générale » dans « linguistique générale », relevées plus haut chez Meillet, telles qu'on peut les appliquer à la sémantique, c'est la première (généralisation des procédés d'analyse à un nombre élargi de langues et de familles de langues) qui continue de prévaloir. On trouve ainsi, dans un compte rendu de *Sémantique générale* de Pottier par J.-P. Desclés,

⁵⁶ Des exceptions, cependant : ainsi *Formal Semantics and Pragmatics* de Clifford est recensé par B. Rybak (*BSL*, 1992, pp. 51-52).

⁵⁷ Dans le même temps, le nombre des articles de « sémantique logique » du langage naturel publiés, à l'échelle internationale, dans les revues de sciences du langage est en constante augmentation. Il a presque décuplé au cours des vingt dernières années (voir Annexe : tableau n° 1).

la remarque suivante : « pour B. Pottier, la sémantique est générale, en ce sens qu'elle ne doit pas se restreindre à décrire la sémantique d'une langue particulière, mais doit viser à définir une méthode d'analyse de la signification en dégagant des concepts, des schèmes, des opérations, des mécanismes et des niveaux descriptifs qui transcendent les sémantiques locales des langues particulières » (*BSL* 1995, p. 112). Et ce n'est qu'à partir des régularités ainsi dégagées que l'on pourra prendre en compte la seconde des acceptions admises par Meillet : la sémantique est générale en tant qu'elle permet de classer et d'articuler des domaines d'application (c'est-à-dire des théories linguistiques) : la sémantique référentielle, la sémantique pragmatique et discursive ; la sémantique structurale ; les sémantiques non linguistiques et le domaine (qui leur est assimilé) de la sémiologie des textes.

À côté de ces éléments de continuité, on trouve un regain d'intérêt pour la sémantique historique, notamment avec un volume des *MSL* (2000) spécialement consacré à ce domaine, « Théories contemporaines du changement sémantique », où sont abordés les évolutions à l'oeuvre dans les théories lexico-sémantiques (A. Rousseau), les éclairages apportés par les théories de la cognition à la sémantique lexicale (A. Blank, P. Koch, F. Rastier, S. Rémi-Giraud), les déterminations socio-culturelles des changements de sens (V. Nyckees) ou les problèmes sémantiques posés par la reconstruction en indo-européen (De Lamberterie).

3.1.3. Le primat des approches sémasiologiques au détriment des approches onomasiologiques⁵⁸. Ce trait apparaît à plusieurs reprises. Il explique par exemple la similitude des modes de réception de doctrines apparemment fort éloignées les unes des autres, mais qui partagent cette même démarche consistant à partir du concept. On le retrouve à différentes époques et sous différentes formes. Au travers du rejet des doctrines qui visent à asseoir la sémantique sur une psychologie du langage, nous l'avons vu ; ou encore dans l'incompréhension de l'originalité de la théorie terminologique de Wüster ou même, dans un tout autre domaine, au travers des réserves que certains membres de la société émettent à la suite d'un exposé de Greimas (26 février 1970) intitulé « champs lexicaux et taxinomies sémantiques » : réserves de Lejeune, de Gentilhomme, Perrot et Guilbert allant toutes dans le même sens et que B. Pottier résume à sa manière en attirant « l'attention sur les conditions dans lesquelles doit se faire le va-et-vient entre lexique et hypothèses sémantiques : pour donner une limite au lexique considéré, il faut faire appel à une notion d'expérience et construire des tests, non partir de concepts » (*BSL*, 1970, p. iii).

⁵⁸ Parmi ces dernières, cependant : D. Geeraerts (*MSL*, 2000, pp. 98-108) ou L. Depecker (*BSL*, 2002, pp. 123-152).

Ce primat du point de vue sémasiologique, qui signale la spécificité d'une sémantique « linguistique » et la distingue d'une sémantique psychologique ou logique est à nouveau rappelé au moment de l'essor des recherches cognitives. Comme le remarque A. Lemaréchal en rendant compte de *Sémantique et recherches cognitives* de F. Rastier : « la thèse que soutient l'auteur est essentielle : une nouvelle sémantique fondée sur 'un paradigme différentiel', qui se réclame de la théorie saussurienne de la valeur (théorie qui prend sa source dans la réflexion sur la synonymie et remonte au moins à l'abbé Girard) [...] permettrait aux recherches cognitives d'échapper aux confusions entre signifié et concept, entre sens, signification et référence, [...] confusions caractéristiques des théories de la signification qui ont cours en philosophie du langage et, dans leur sillage en intelligence artificielle et dans les recherches cognitives » (*BSL*, 1992, p. 53). Le recours régulier aux principes d'une stricte orthodoxie saussurienne, ou du moins le rappel que le *BSL*, qui était devenu avec le secrétariat de Meillet l'organe principal de l'École de Paris, c'est-à-dire d'une école linguistique d'obédience saussurienne, l'est resté à travers le temps. C'est ainsi que M. Arrivé accueille la *Sémantique du prototype* de G. Kleiber, qui fait entrer la psychologie cognitive en lexicologie : « Quand on se dit et se veut saussurien, il y a de quoi – même si on est prévenu – être proprement révolté par [la sémantique des prototypes]. Eh quoi ! Que deviennent la discontinuité, la valeur, la négativité ? Que devient même l'arbitraire (...) dans cette sémantique qui ne cherche pas à masquer son enracinement psychologique ? » (*BSL*, 1991, p. 74).

3.2. Des tendances d'évolution

Ces tendances sont d'abord visibles à travers la politique des comptes rendus. La personnalité du secrétaire de la SLP, des membres du bureau ou des différents comités, leurs propres options théoriques semblent avoir davantage influé sur le choix des ouvrages à recenser en sémantique ou en philosophie du langage à orientation sémantique – de façon générale dans les domaines connexes et jugés non stratégiques pour la discipline – que lorsqu'il s'agit d'ouvrages relevant d'une linguistique formelle au sens restreint. C'est particulièrement vrai de l'ère Meillet, on l'a vu, mais aussi – bien qu'à un moindre degré – de l'ère Benveniste. Or cette différence de traitement s'estompe en grande partie à partir du moment où les sémanticiens eux-mêmes entrent en nombre dans la SLP et se voient confier les tâches de rédaction des comptes rendus, puis quand ils accèdent aux responsabilités, au bureau de la SLP (tableau n° 5). L'élection de B. Pottier comme président, en 1969, est significative cet égard ; elle constitue une première étape symbolique de l'ancrage de la sémantique et de sa

reconnaissance au sein de la SLP. Mais elle est surtout annonciatrice d'autres prises de responsabilités par des membres de la société qui désignent clairement la sémantique comme faisant partie de leurs domaines de recherche : A. Rousseau en 2001 ou A. Borillo en 2005 comme présidents de la société ; A. Lemaréchal en 1998 comme secrétaire et J. François comme secrétaire-adjoint.

3.2.1. La surreprésentation des travaux recensés produits par les sémanticiens français ou de langue française dans la période antérieure aux années 1970 tranchait avec la dimension beaucoup plus largement internationale, dès le début, des travaux historico-comparatistes recensés dans le *BSL* (la revue a été le principal organe de diffusion des thèses néogrammairiennes en France), puis des travaux structuralistes pragois, américains ou danois dans les années 1930, 40 et 50. De ce point de vue aussi, les années 80 apparaissent comme des années d'une rupture marquée par rapport aux pratiques antérieures de comptes rendus : sur la centaine d'ouvrages relevant plus ou directement de la sémantique et/ou de la pragmatique, recensés entre 1984 et 2004, près de la moitié désormais sont des ouvrages de langue anglaise, contre une trentaine pour les ouvrages de langue française – l'allemand, l'espagnol et l'italien se partageant les 20 % restant. Il s'agit là d'un trait plus marqué dans le *BSL* que dans les autres revues de linguistique publiées en France. Il signale lui aussi que la sémantique est entrée dans le droit commun dans le *BSL*.

3.2.2. Le rapprochement progressif du *BSL* des autres revues de linguistique, s'agissant de la place accordée depuis une vingtaine d'années à la sémantique (tableau n° 1) et à la pragmatique (tableau n° 2) dans la production internationale en sciences du langage (articles et comptes rendus d'ouvrages)⁵⁹. Alors que, sur toute la période, le nombre total des travaux de sémantique est en progression modérée (stable dans la décennie 80, en baisse dans la décennie 90, puis en forte hausse depuis 2000), il progresse de façon plus marquée dans le *BSL*, puisqu'il fait plus que doubler. Ce « rattrapage » est moins net pour la pragmatique : quand l'ensemble de la production triple entre 1984 et 2004, le nombre de travaux et comptes rendus consacrés à ce domaine dans le *BSL* tend à décroître après un pic dans les années 1996-98.

3.2.3. La tendance à vouloir réduire la distance qui sépare recherches pragmatiques et recherches sémantiques, à franchir ce véritable « obstacle épistémologique » (selon les termes de F. Rastier, 1991)⁶⁰ constitué par la tripartition d'origine philosophique (on la doit à Morris) entre syntaxe, pragmatique et sémantique. C'est ainsi qu'en rendant compte de la

⁵⁹ La production d'ouvrages est prise en compte indirectement, à travers les comptes rendus.

⁶⁰ Recensé par A. Lemaréchal, *BSL*, 1992, pp. 52-61.

création de la *Revue de sémantique et pragmatique*, E. Beaumatin signale cette nouvelle entreprise comme « une invitation à affronter directement la pertinence de la disjonction notionnelle entre sémantique et pragmatique en même temps que leur réunion dans la construction de cet espace de pensée que (les promoteurs) de cette revue inaugurent » (*BSL*, 1997, p. 93-94). Mais cette tendance, saluée ici et là, dans le *BSL*, à propos d'autres travaux⁶¹ ou d'autres revues, demeure assez peu marquée au sein même du *BSL* et de la SLP : parmi les membres de la société qui déclarent mener des recherches dans les domaines de la sémantique ou de la pragmatique⁶² (67 sur un total de 477 membres en 2004), sept seulement déclarent le faire dans les deux domaines conjointement (voir graphique en annexe).

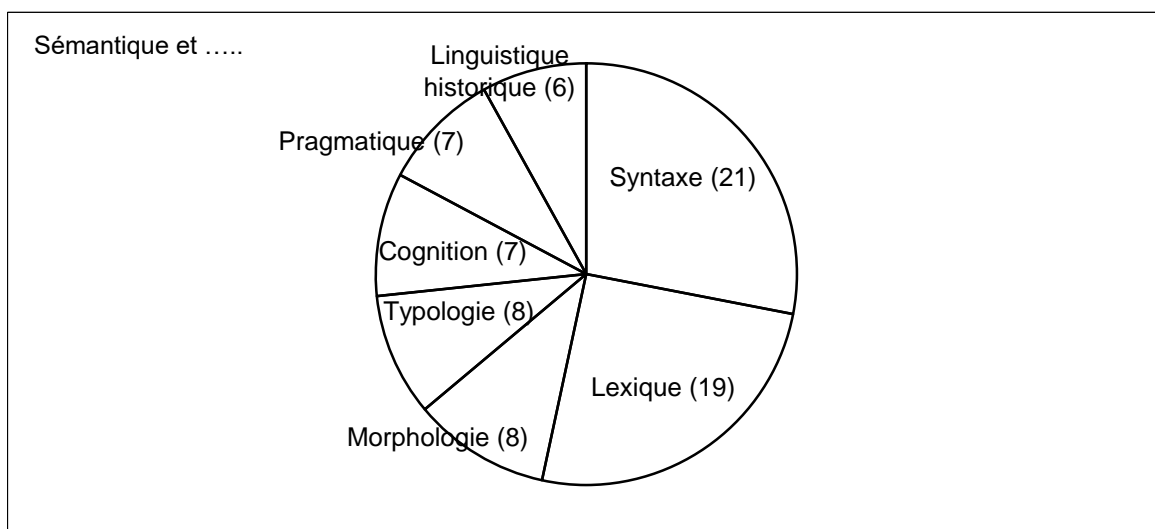
3.2.4. Un mot rapide, pour finir, sur la philosophie du langage. Alors qu'après un moment faste au début des années 1980, puis une brusque décrue, sa place dans les revues de sciences du langage s'est stabilisée depuis une vingtaine d'années (tableau n° 4), les travaux et comptes rendus que le *BSL* lui consacre pendant la même période demeurent rares dans l'ensemble, jusqu'à confiner à l'inexistence depuis une dizaine d'années.

Dan SAVATOVSKY
Laboratoire d'Histoire des théories linguistiques

⁶¹ Comme les recherches de R. Martin sur les univers de croyance ou de Fauconnier sur les espaces mentaux.

⁶² Dans l'annuaire de la SLP.

GRAPHIQUE ET TABLEAUX



Graphique. Domaines de recherche des membres de la SLP par mots clés (2004) : corrélations les plus fréquentes entre « sémantique » et d'autres domaines de recherche.

Nb. Syntaxe = « syntaxe » + « sémantique-et-syntaxe » + « interface syntaxe/sémantique », etc.

Lexique = « lexique » + « lexicologie » + « sémantique lexicale », etc.

	1984-86	1987-89	1990-92	1993-95	1996-98	1999-2001	2002-04
Sémantique	5527	5594	5303	5094	4038	4668	6151
Sémantiques	420	358	430	372	498	499	332
Sém. cognitive	-	-	10	29	60	63	53
- des situations	13	16	-	-	-	-	-
- formelle	29	27	27	18	21	39	20
- lexicale	141	178	221	221	183	117	248
- logique	11	39	88	86	46	33	91
- théorique	10	27	26	17	15	12	12
TOTAL	6143 (10)	6239 (12)	6101 (13)	5837 (17)	4861 (14)	5431 (20)	6907 (23)

Tableau n° 1. Indexation de « sémantique » (et descripteurs liés) dans les revues de sciences du langage, de 1984 à 2004 (articles seulement). Entre parenthèses : articles et comptes rendus parus dans le BSL

Sources : bases de données *Francis* et *Periodical Content Index* (pour les CR) + *Bibliographie linguistique* (pour la période 1984-2001).

* N'ont pas été pris en compte (moins de 10 occurrences par période) : sémantique conceptuelle ; - dénotationnelle ; - des arbres temporels ; - des mondes possibles ; - du contenu ; - dynamique ; - empirique ; - informatique ; - intensionnelle ; - interprétative ; - linguistique ; - littéraire ; - pragmatique ; - psychologique ; - terminologique ; - vériconditionnelle.

	1984-86	1987-89	1990-92	1993-95	1996-98	1999-2001	2002-04
Pragmatique	816	1138	1202	1420	2072	1959	2196
-historique	-	-	-	-	22	47	57
-théorique		19	20	17	12	18	26
TOTAL	816 (2)	1167 (4)	1222 (9)	1437 (10)	2106 (16)	2024 (12)	2279 (9)

Tableau n° 2. Indexation de « pragmatique » (et descripteurs liés) dans les revues de sciences du langage, de 1984 à 2004 (articles seulement). Entre parenthèses : articles et comptes rendus parus dans le BSL

Sources : bases de données *Francis* et *Periodical Content Index* (pour les CR) + *Bibliographie linguistique* (pour la période 1984-2001).

* N'ont pas été pris en compte (moins de 10 occurrences par période): pragmatique interactionnelle ; - fonctionnelle.

	1984-86	1987-89	1990-92	1993-95	1996-98	1999-2001	2002-04
Sémantique	6143	6239	6101	5837	4861	5431	6907
Pragmatique	816	1167	1222	1437	2106	2024	2279
TOTAL	6959 (12)	7406 (16)	7323 (22)	7274 (27)	6967 (30)	7455 (32)	9186 (32)

Tableau n° 3. Indexation de « sémantique » + « pragmatique » (et descripteurs liés) dans les revues de sciences du langage, de 1984 à 2004. Entre parenthèses : articles et comptes rendus parus dans le BSL

	1984-86	1987-89	1990-92	1993-95	1996-98	1999-2001	2002-04
Philosophie du langage	231	137	143	153	189	224	211
- <i>et logique</i>	281	132	109	85	83	78	75
TOTAL	512 (12)	269 (10)	252 (4)	238 (7)	272 (0)	302 (3)	286 (1)

Tableau n° 4. Indexation de « philosophie du langage » dans les revues de sciences du langage de 1984 à 2004 (articles seulement). Entre parenthèses : articles et comptes rendus parus dans le BSL

Sources : bases de données *Francis* et *Periodical Content Index* (pour les CR) + *Bibliographie linguistique* (pour la période 1984-2001).

Mots clés	Articles dans le BSL ou les MSL	Mots clés connexes	Comptes rendus de... (in BSL)	Comptes rendus par... (in BSL)
sémantique	Bohas (3)	Portug./fr./pragm./contacts de langues.	Araújo Carreira (1)	
	Daviet-Taylor (1).....	L. arabe/Poétique/HTL		
	Depecker (2).....	Germ./aspect/connecteurs	Dendale (2)	
	Fernandez-Vest (2).....	Médiatif/prép./cond./évidentialité.....	Depecker (1)	Fernandez-Vest (3)
	A. François (2).....	Terminologie/ling. géné/morpho.....	Fernandez-Vest (2)	
	Fruyt (2).....	L. scandin./finno-ougr./oural./ang....	Flaux (1)	A. François (2)
	García Hernández (2)	Syntaxe du G N.....		Fruyt (12)
	B.-N. Grunig (1).....	L. austro/comp./aspect/modalité/énonc	Galmiche (1)	
	Ibrahim (1).....	L. lat./philologie latine.....	García Hernández (1)	García Hernández (1)
	Lemaréchal (8).....	Latin/grec/fr/esp./lexicologie.....	Gavoille (1)	
	R. Martin (2).....	Latin.....	Guimier (2)	Guimier (5)
	Mellet (2).....	Fr./angl./syntaxe et -.....	B.-N. Grunig (1)	
	Mel'čuk (4).....	Pragm./cognition/épist./formalisme....	Laca (1)	Lemaréchal (27)
	Moussy (1)	Acquis./Comp./lexique/syntaxe	Lemaréchal (1)	
	Nickees (1).....	Dom. ibéro-roman/temps/aspect.....	R. Martin (3)	Mellet (10)
	Pottier (2).....	Syntaxe géné/typo/L.afric./L.austro....	Mellet (1)	
	Rebuschi (2).....	Lexicographie / moyen français.....	Cl. Müller (3)	
	Rémi-Giraud (1).....	Lat/temps verb/ling. quant./énonc.....	Mel'čuk (2)	
	Robert (4).....	Syntaxe.....	Moussy (4)	
	Rousseau (2).....	L. slaves/fr/L. géné./morpho./lexico...	Nyckees (1)	
Tollis (1).....	Lat./grec/lexicologie.....	Peckelder (1)		
Touratier (8).....	Lexique/ling géné/chang. sém.....	Pottier (5)	Pottier (13)	
	Néerl./syntaxe/cognition/didactique...		Rebuschi (51)	
	L. romanes/L. amér./cognition/typo....	Rémi-Giraud (2)		
	Basque/bantou/Synt et -/Typo synt....	Rousseau (2)		
	Fr./Syntaxe et -/lexicologie.....	Sablayrolles (1)		
	Wolof/énonciation/cognition/typo.....	Tamba (1)		
	L. germ./L. et logique/syntaxe et -....	Touratier (3) –	Touratier (7)	
	Néologie/morpho./lexique/énonc.....			
	Japon./L. contrast/syntaxe et -.....	J. François (2)	J. François (7)	
	Esp./ling.géné/psychoméca./HTL	Kleiber (8)		
	Synt./morphém./typo./écritures.....			
- lexicale	J. François (2)	-et grammaticale/typo./L. cognitive....		
	Kleiber (3).....	polysémie/partie-tout.....		
- des textes	Rastier (2).....	Sémantique des textes.....	Rastier (2)	
- référentielle	Schnedecker (1).....	Anaphore/texte et hypertexte.....	Achard-Bayle (2)	
		L. text./adj./indéf./marq. de partition	Schnedecker (2)	Schnedecker (1)

Tableau n° 5. Contributeurs au BSL et aux MSL ayant indiqué « sémantique » parmi leurs domaines de recherche et auteurs des ouvrages de sémantique recensés dans le BSL (période 1984-2004).

Sources : Annuaires de l'ASL/ALES et de la SLP

Entre parenthèses, le nombre d'articles ou de comptes rendus. En gras, les membres de la SLP (en 2004).

En italiques, les membres du bureau de la SLP et/ou des comités (publications, lecture, rédaction) du BSL (cumul sur toute la période)

Abréviations : ASL = Association des Sciences du Langage. ALES = Association des Linguistes de l'Enseignement Supérieur.

Acquis. = acquisition. Comp = linguistique comparée. Cond. = conditionnel. Enonc. = énonciation (ou théories/opérations énonciatives).

Epist. = épistémologie de la linguistique. Fr = linguistique française. HTL = Histoire des théories linguistiques (ou grammaticales). Amér. =

langues (ou linguistique) amérindienne(s). Esp. = Espagnol (ou linguistique) hispanique. Germ. = langues (ou linguistique) germanique(s).

Indéf. = indéfinis. Psychoméca. = psychomécanique du langage. Pragm. = pragmatique. Typo. = typologie linguistique. Ling. quant. =

linguistique quantitative. Synt. = syntaxe. Syntaxe et - = syntaxe et sémantique.

Bibliographie⁶³

- APOSTEL, Leo, Benoît MANDELBROT & Albert MORF. 1957. *Logique, langage et théorie de l'information*, Paris, Presses Universitaires de France.
- AUROUX, Sylvain, Jean-Claude CHEVALIER, Nicole JACQUES-CHAQUIN, Christiane MARCHELLO-NIZIA. 1984. *La linguistique fantastique*, Paris, Denoël.
- AUROUX, Sylvain & Francisco QUEIXALOS (dir.). 1984. « Pour une histoire de la linguistique amérindienne en France : hommage à Bernard Pottier », *Revue d'ethnolinguistique amérindienne*, n° spécial.
- BALLY, Charles. *Le langage et la vie*. 1926, Paris, Payot.
- BENVENISTE, Émile. « Ferdinand de Saussure à l'École des Hautes Études », *École Pratique des Hautes Études. IV^e section – Sciences historiques et philologiques. Annuaire 1964-1965*, pp. 21-34.
- . 1966 : *Problèmes de linguistique générale, I*, Paris, Gallimard.
- BERGOUNIOUX, Gabriel. 1997. « La Société de linguistique de Paris (1870-1914) », *BSL* 92(1), pp. 1-26.
- BLOOMFIELD, Leonard. 1914. *Introduction to the Study of Language*, New York, Holt.
- . 1933. *Language*, New York, Holt.
- BOAS, Franz (ed.). 1911. *Handbook of American Indian Languages*, Washington, Government Printing Office.
- BOURQUIN, Constant. 1923. *Comment doivent écrire les philosophes ?*, Paris, Éditions du Monde nouveau.
- BRÉAL, Michel. 1883. « Les lois intellectuelles du langage. Fragment de sémantique », *Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France* 17, pp. 132-142.
- BRØNDAL, Viggo. 1943. *Essais de linguistique générale*, København, Munksgaard.
- BRUNOT, Ferdinand. 1905-1938. *Histoire de la langue française des origines à 1900*, 11 vol. Paris, A. Colin.
- CASSIRER, Ernst. *Philosophie der symbolischen Formen*. 1923-1929. 3 vol., B. Cassirer Verlag.
- CLIFFORD, James. 1990. *Formal Semantics and Pragmatics for Natural Language Querying*, Cambridge / New York..., Cambridge University Press.
- COUTURAT, Louis & Léopold LEAU. 1979 [1903]. *Histoire de la langue universelle*, Hildesheim, Olms.
- COUTURAT, Louis & Louis de BEAUFONT. 1915. *Dictionnaire français-ido – linguo internaciona di la delegitaro (sistemo ido)*, s. l., Imprimerie Chaix.
- DEBRUNNER, Albert. 1930. *Sprachwissenschaft und klassische Philologie*, Berlin, De Gruyter.
- DELACROIX, Henri. 1924. *Le Langage et la pensée*, Paris, Alcan.
- DENYS LE THRACE. 1998 [1989]. *La grammaire de Denys le Thrace*, trad. et annotée par Jean Lallot, Paris, CNRS Éditions.
- DEPECKER, Loïc. 2002. « Linguistique et terminologie : problématique ancienne, approches nouvelles », *BSL* 97(1), pp. 123-152.
- DESMET, Piet. 1996. *La linguistique naturaliste en France (1867-1922). Nature, origine et évolution du langage*, Louvain & Paris, Peeters.
- DEVLIN, Keith. 1991. *Logic and Information*, Cambridge, Cambridge University Press.
- DOMINICY, Marc. 1984. *La naissance de la grammaire moderne. Langage, logique et philosophie à Port-Royal*, Bruxelles, Mardaga.
- DOROSZEWSKI, Witold. 1933. « Quelques remarques sur les rapports de la sociologie et de la linguistique : E. Durkheim et F. de Saussure », *Journal de psychologie normale et pathologique* 30, pp. 82-91. Repris in Pariente (éd.) 1969.
- DUCROT, Oswald. 1993. *Dire et ne pas dire. Principes de sémantique*, Paris, Hermann.
- . 1974. *La preuve et le dire : langage et logique*, Tours : Mame.
- DUMÉZIL, Georges. 1930. *Légendes sur les Nartes, suivies de cinq notes mythologiques*, Paris, Champion.
- FALK, Hjalmar. 1923. « La philosophie linguistique française », *Årsbok*, Lund, pp. 11-25.
- FRANÇOIS, Jacques. 2000. « Le linguiste et les observables "internes" et "externes" », *BSL* 95(1), pp. 461-472.
- GALICHET, Georges. 1947. *Essai de grammaire psychologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- . 1948. « Valeurs sémantiques et valeurs grammaticales », *Journal de psychologie normale et pathologique* 49(1).
- GECKELER, Horst. 1973. *Strukturelle Semantik des Französischen*, Berlin, De Gruyter.
- GEERAERTS, Dirk. 2000. « Vers une onomasiologie diachronique quantitative », *MSL* 9, p. 97-108.
- GORDON, Terrence W. 1982. *A History of Semantics*, Amsterdam, J. Benjamins.
- GREIMAS, Algirdas Julien et al. 1979. *Introduction à l'analyse de discours en sciences sociales*, Paris, Hachette.
- GREIMAS, Algirdas Julien & Joseph COURTÈS. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné*, Paris, Hachette.

⁶³ Ne figurent pas dans cette bibliographie les comptes rendus d'ouvrages dans le BSL qui forment la trame de cet article et sont référencés, en tant que tels, au fil du texte.

- GUILLAUME, Gustave. 1933. « Immanence et transcendance dans la catégorie du verbe », *Journal de psychologie normale et pathologique* 30, pp. 46-58. Repris in Pariente 1969.
- GUIRAUD, Pierre. 1953. « Le substrat informationnel de la sémantisation », *BSL* 50-1, pp. 119-133.
- . 1955. *La sémantique*, Paris, Presses Universitaires de France (Coll. *Que sais-je ?*).
- . 1961-1966. « Le champ morpho-sémantique de la dérivation pseudo-lexicale », *BSL* 1961, pp. 104-121 ; « Champ morpho-sémantique de la racine T.K. », *BSL* 1962, pp. 103-125 ; « De la grive au maquereau. Le champ morpho-sémantique des noms de l'animal tacheté », *BSL* 1966, p. 280-308.
- . 1962. *La syntaxe du français*, Paris, Presses Universitaires de France.
- . 1965. « Les structures élémentaires de la signification », *BSL* 60(1), pp. 97-114.
- . 1968. *Le jargon de Villon ou le Gai savoir de la Coquille*, Paris, Gallimard.
- . 1976. *Les jeux de mots*, Paris, Presses Universitaires de France (Coll. *Que sais-je ?*)
- HENRY, Victor. 1896. *Antinomies linguistiques*, Paris, Alcan.
- HJELMSLEV, Louis. 1928. *Principes de grammaire générale*, København, Bianco Lunos Bogtrykkeri.
- HYMES, Dell. 1983. *Essays in the History of Linguistic Anthropology*, Amsterdam, J. Benjamins.
- ILDEFONSE, Frédéric. 1997. *La naissance de la grammaire dans l'antiquité classique*, Paris, Vrin.
- IPSEN, Gunther. 1930. *Sprachphilosophie der Gegenwart*, Berlin, Junker u. Dünnhaupt.
- JESPERSEN, Otto. 1922. *Language. Its Nature, Development and Origin*, London, Allen & Unwin.
- . 1924. *The Philosophy of Grammar*, London, Allen & Unwin.
- KLEIBER, Georges. 1990. *La sémantique du prototype*, Paris, Presses Universitaires de France.
- KOERNER, Konrad (ed.). 1983. *Linguistics and Evolutionary Theory. Three Essays by August Schleicher, Ernst Haeckel, and Wilhelm Bleek*, Amsterdam, J. Benjamins.
- (ed.). *Edward Sapir. Appraisals of his Life and Work*, Amsterdam, J. Benjamins.
- LA GRASSERIE, Raoul de. 1908. *Essai d'une sémantique intégrale*, Paris, E. Leroux.
- LALANDE, André (dir.), 1902-1923. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, paru en fascicules dans le *Bulletin de la Société Française de Philosophie* (Tome II à XII, 1902-1912). 1^{ère} éd., 2^e éd., ...*augmentée d'un Supplément*, Paris, Alcan, 1926, 2 vol. 3^e édition, ...*avec additions au Supplément*, Paris, Alcan, 1928, 2 vol.
- LAMBERTERIE, Charles de. 2000. « Problèmes sémantiques de la reconstruction en indo-européen », *MSL*, n.s. 9, pp. 109-134.
- LAZARD, Gilbert. 1999. « La linguistique est-elle une science ? », *BSL* 94(1), pp. 67-112.
- . 2000. « Que cherchent les chercheurs ? », *BSL* 95(1), pp. 445-460.
- MAROUZEAU, Jules. 1933. *Lexique de la terminologie linguistique*, Paris, P. Geuthner.
- MARTIN, Robert. 1983. *Pour une logique du sens*, Paris, Presses Universitaires de France.
- MARTINET, André. 1946. « Au sujet des fondements de la théorie linguistique de Louis Hjelmslev », *BSL* 42(1), pp. 19-42
- MARTY, Anton. 1908. *Untersuchungen zur Grundlegung der allgemeinen Grammatik und Sprachphilosophie*, Halle, Niemeyer.
- . 1926. *Über Wert und Methode einer beschreibender Bedeutungslehre*, Bern, Francke.
- MEILLET, Antoine. 1918. *Les langues dans l'Europe nouvelle*, Paris, Payot.
- . 1923-1936 : *Linguistique générale et linguistique historique*, Paris, H. Champion (tome 1, 1923) ; C. Klincksieck (tome 2, 1936).
- . 1933. « Sur le bilinguisme », *Journal de psychologie normale et psychologique* 30, pp. 167-171. Repris in Pariente 1969.
- MEILLET, Antoine & Marcel COHEN (dir.). 1924. *Les Langues du monde*, Paris, E. Champion.
- Mémoires de la Société de Linguistique de Paris* 5. 1999. « La terminologie linguistique ».
- MERIGGI, Paolo. 1933. *Sulla semantica*, Torino, Loescher.
- MILNER, Jean-Claude. 1978. *L'amour de la langue*, Paris, Editions du Seuil.
- NYROP, Kristoffer. 1932. *Ordenes Liv*, København, Nordisk Forlag.
- PARIENTE, Jean-Claude (éd.). 1969. *Essais sur le langage*, Paris, Éditions de Minuit.
- POS, Hendryk Josephus. 1922. *Zur Logik der Sprachwissenschaft*, Heidelberg, C. Winter.
- POTTIER, Bernard. 1949. « Sujet et prédicat en français », *BSL* 45, pp. XVI-XVIII
- . 1974. *Linguistique générale: théorie et description*, Paris, Klincksieck.
- . 1992. *Sémantique générale*, Paris, Presses Universitaires de France.
- PUECH, Christian & Annie RADZYNSKI. 1978. « La langue comme fait social : fonction d'une évidence », *Langages* 49, pp. 46-65.
- RASTIER, François. 1991. *Sémantique et recherches cognitives*, Paris, Presses Universitaires de France.
- RÉVESZ, Géza. 1946. *Ursprung und Vorgeschichte der Sprache*, Bern, Francke.
- RICHARD, Mark. 1990. *Propositional Attitudes*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ROSIER, Irène. 1983. *La grammaire spéculative des modistes*, Lille, Presses Universitaires de Lille.
- SAITZ, Robert L. & Edward J. CERVENKA. 1972. *Handbook of Gestures*, Berlin, De Gruyter Mouton.

- SAPIR, Edward. 1921. *Language. An Introduction to the Study of Speech*, New York, Harcourt.
- SAUSSURE, Ferdinand de. 1964. « Lettres de Ferdinand de Saussure à Antoine Meillet », É. Benveniste (éd.), *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, pp. 93-125.
- .1968 : *Cours de linguistique générale*. Édition critique R. Engler, Wiesbaden, Harrassowitz.
- SAVATOVSKY, Dan. 2004. « Les cinq antinomies de Victor Henry : une épistémologie kantienne de la linguistique », in Christian Puech (dir.), *Linguistique et partages disciplinaires à la charnière XIX^e-XX^e siècle : Victor Henry (1850-1907)*, Leuven, Peeters, pp. 77-97.
- SCHMIDT, Wilhelm. 1926. *Sprachfamilien und Sprachenkreise der Erde*, Heidelberg, C. Winter.
- SECHEHAYE, Albert. 1926. *Essai sur la structure logique du langage*, Paris, H. Champion.
- SERVIEN, Pius. 1931. *Le langage des sciences*, Paris, Blanchard.
- STALIN, Iosif. 1950. *Maršizn i voprosy jazykoznanija* [Le marxisme et les questions de linguistique], Moskva, Gosudarstvennoe izdatel'stvo političeskoj literatury.
- SWIGGERS, Pierre. 1984. *Les conceptions linguistiques des Encyclopédistes. Étude sur la Constitution d'une Théorie de la Grammaire au Siècle des Lumières*, Heidelberg & Leuven, J. Gross & University Press.
- . 1997. « Les fondements théoriques de la sociologie du langage : Marcel Cohen et l'approche sociale du langage », *BSL* 92-1, pp. 27-47.
- TESNIÈRE, Lucien. 1939 : « Phonologie et mélange des langues », *Travaux du cercle linguistique de Prague* 8, pp. 83-93.
- THOMAS, Antoine. 1897 : « La sémantique et les lois intellectuelles du langage », *Essais de philologie française*, Paris, E. Bouillon, pp. 166-193.
- TRIER, Jost. 1931. *Der deutsche Wortschatz im Sinnbezirk des Verstandes*, Heidelberg, C. Winter.
- TROUBETZKOY, Nicolaï. 1933. « La phonologie actuelle », *Journal de psychologie normale et pathologique* 30, pp. 227-246. Repris in Pariente 1969.
- ULLMANN, Stephen. 1962. *Semantics. An Introduction to the Science of Meaning*, Oxford, B. Blackwell.
- VENDRYES, Joseph. 1921. *Le langage. Introduction linguistique à l'histoire*, Paris, Renaissance du livre.
- . 1933. « Les tâches de la linguistique statique », *Journal de psychologie normale et pathologique* 30, pp. 172-184. Repris in Pariente 1969.
- WEISGERBER, Leo. 1933. *Die Stellung der Sprache in die Aufbau der Gesamtkultur*, Heidelberg, C. Winter
- WÜSTER, Eugen. 1931. *Internationale Sprachnormung in der Technik*, Berlin, VDI-Verlag
- . 1956-1958. *Bibliographie des vocabulaires scientifiques et techniques monolingues*, 2 vol. Paris, UNESCO.